

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SÉRIE

QUATRE-VINGT-DIXNEUVIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1909



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1909

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 20 août 1909.

UN

PEN

Mary's Ig
dernier à
tandis qu

J'avais
camp esq
me voici à
de toute c
mois.

Deux m
Je pour
grand'mèr

UNE COURSE APOSTOLIQUE

EN ALASKA

Par le R. P. JOSEPH BERNARD,

De la Compagnie de Jésus.

Mary's Igloo, 2 janvier 1908.

PENDANT que le morceau de phoque qui fera la pièce de résistance de mon souper mijote sur le poêle, je profite d'un moment de loisir pour vous parler de Mary's Igloo. C'est une mission que nous avons fondée l'an dernier à 200 kilomètres de Nome, mais dans l'intérieur, tandis que Nome se trouve sur la côte de la mer de Behring.

J'avais déjà passé un mois, au début de l'hiver, dans ce camp esquimau, puis j'étais retourné à Nome pour Noël, et me voici à nouveau dans mon ermitage (vu son éloignement de toute civilisation, je puis l'appeler de ce nom), pour deux mois.

* * *

Deux mots sur mon voyage vous intéresseront peut-être. Je pourrais l'intituler à la façon des vieux livres de nos grand'mères : *Un bain polaire, ou la méthode Kneipp pra-*

tiquée par un froid de 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de 0. Cela vous paraît peu compréhensible, mais mon histoire, éclaircira ce récit quelque peu obscur.

* * *

Je quittai Nome le lendemain de l'Épiphanie avec mon attelage de neuf chiens, et sur mon traîneau environ 700 livres de provisions : fourrures, ustensiles divers, entre autres un poêle, dont j'avais grand besoin dans ma cabine de Mary's Igloo, car, durant mon précédent séjour, tout y avait gelé, excepté ma précieuse personne.

Ce n'était pas une petite affaire de conduire à bon port, à travers les montagnes, sur les lacs et les rivières, une telle cargaison. Mes neufs toutous, il est vrai, sont excellents et plein d'ardeur ; mais, vu l'état des sentiers perchés parfois à pic sur le flanc des rochers, la grande difficulté est d'éviter une dégringolade générale au fond des précipices. Vous verrez que les bons anges aidant, bien qu'en fort mauvaise posture plus d'une fois, je suis arrivé sain et sauf à destination, mes chiens, mon traîneau et mon poêle aussi.

Vous savez que nous attelons nos chiens deux à deux, à la daumont, et à leur tête plaçons un chien, remarquablement intelligent, appelé *leader*. Mon *leader* (j'en ai toujours deux ou trois dans mon attelage en cas d'accident) s'appelle *Bum*, ce qui se traduit assez fidèlement par le mot "écervelé". Loin de l'être, ce brave *Bum* est un des chiens les plus sages de la région : un *leader* qui, à la voix de son maître, tourne à droite, à gauche, s'arrête, presse le trot, le

ralentit, é
assez forte
tempête d
plus proch
est donc u
le mission
Ceci pos
Quand j
noire et il
ment auqu

Quand il
jours par s
sur le senti
de *mush* ?
que nous
sime vitess
kilomètre c
suis à calif
frein, je dir
milieu du s
vallée qui s
tâche d'ape
éviter une c
sautent ; m
envie.

Tout alla
rire à la ter

ralentit, évite les trous et les endroits où la glace n'est pas assez forte pour porter, et qui, si vous êtes perdu dans une tempête de neige, vous conduira tout droit à la cabine la plus proche, fût-elle à 30 ou 40 kilomètres. Un bon *leader*, est donc un objet mobilier d'une valeur incalculable pour le missionnaire.

Ceci posé, j'arrive au voyage proprement dit.

Quand je quitte Nome à six heures du matin, il fait nuit noire et il en sera ainsi jusqu'à dix heures et demie, moment auquel le soleil montrera un petit bout de son nez.

* * *

Quand ils sortent de l'étable, les chiens commencent toujours par s'emballer : c'est de règle. Mais à peine sont-ils sur le sentier, et à peine ai-je jeté au *leader* le mot magique de *mush* ! qui équivaut au " lachez tout " de l'aéronaute, que nous voilà volant sur la neige et dévalant à grandissime vitesse une côte assez raide qui se trouve à un demi-kilomètre de notre maison. De l'arrière du traîneau où je suis à califourchon sur l'une des poignées, le pied sur le frein, je dirige mon attelage, maintiens mon véhicule au milieu du sentier, le plus loin possible du versant de la vallée qui se profile dans l'obscurité au-dessous de moi, et tâche d'apercevoir les rochers ou ornières à temps pour éviter une collision. Souvent, en cas d'obstacle, les chiens sautent ; mais le traîneau se brise, et de cela je n'ai pas envie.

Tout alla bien jusqu'au moment où Phébus daigna sourire à la terre d'Alaska.

J'avais réussi à escalader les pentes de la première chaîne de montagnes avec succès, et je m'apprêtais à une descente d'environ une heure à fond de train sur l'autre versant, quand, tout prosaïquement, tandis que j'examinais le précipice que je longeais, les chiens font un saut de côté, le traîneau quitte le sentier, glisse sur la neige molle et fait la culbute, moi avec, comme de juste. Mes chiens, arrêtés net dans leur malencontreux écart, se retournent et me lorgnent. Mon *leader* s'assied placidement sur son train de derrière et regarde le paysage de l'air le plus désintéressé de ce qui se passe derrière lui.

Moi, je contemple désolé mon traîneau renversé et enfoui dans la neige. Il faut maintenant le remettre sur pied... Un traîneau de quatre mètres de long, avec un chargement de plus de sept cents livres, et la neige molle comme point d'appui, ce n'est pas une mince besogne. J'essaye du procédé du levier donné au monde par ce brave Archimède ; j'applique toutes les formules enseignées par les livres de physique et de mécanique... Le traîneau point ne bouge, et mon *leader* continue à contempler le paysage !

Que faire ? Je regarde au fond du précipice dont je ne suis séparé que par quelques mètres : pas un être vivant qui puisse m'aider... Alors, j'en prends mon parti : ne pouvant à moi seul soulever un tel poids, je le diminue et le proportionne à mes forces. Donc je décharge d'abord les fourrures, puis les tuyaux de poêle, puis le poêle lui-même, cause en grande partie de mes déboires !

Le soleil qui sort de ses couvertures éclaire mon mobilier étendu sur la neige, où il fait tache. Il est 10 heures du matin, cela veut dire que je n'ai qu'à me hâter, car Sa Sei-

gneurie ne
étant don
soudain, fa
tient à ne
trois heure
qui rendra

Donc déj

Je m'arc
bon coup d
mon *leader*
que je rech

Une fois
lanières (o
dessous de
descendre
vu que le s
une déclivi
je contourn
J'ai mainte
les pensées

Avant de
sera fort di
à mon chier
maintenant
intellectuel
et la rivière
me donne n
nœuvra ma
humains, n'

Quand les

gneurie ne nous prodigue pas sa lumière fort longtemps, étant donné que, vers 2 heures de l'après-midi, il disparaît soudain, fatigué sans doute d'échauffer des glaces qui s'obstinent à ne pas vouloir fondre, ce qui signifie que, vers trois heures, je serai plongé dans l'obscurité la plus noire, qui rendra tout voyage impossible.

Donc dépêchons-nous.

Je m'arcboute dans la neige, au bord du ravin, et, d'un bon coup d'épaule, voilà mon traîneau debout. Un mot à mon *leader*, et nous voilà hors du trou. Reste le mobilier que je recharge.

Une fois le tout solidement assujetti avec des cordes et lanières (ouvrage peu agréable par un froid de 40° au-dessous de zéro), nous repartons. Il s'agit maintenant de descendre l'autre versant de la montagne, besogne ardue, vu que le sentier, au lieu d'être plat, présente tout le long une déclivité presque aussi prononcée que le versant dont je contourne les flancs ; et puis comme de juste cela glisse !.. J'ai maintenant le ravin à ma gauche, ce qui n'égalé guère les pensées de culbute qu'il me suggère.

Avant de commencer la descente, pendant laquelle il me sera fort difficile d'arrêter mon traîneau, je fais comprendre à mon chien de tête, Monsieur Bum, qu'il ne s'agit pas maintenant de folâtrer, mais de concentrer toutes ses forces intellectuelles sur ce problème délicat : atteindre la vallée et la rivière qui y coule, sans dégringolade. La patte qu'il me donne me montre que j'ai été compris. De fait, il manœuvra magnifiquement, mieux qu'aucun de nous, simples humains, n'aurait manœuvré.

Quand les chiens arrivent à une descente, en général c'est

un emballement affolé ; à vous de manœuvrer votre traîneau en conséquence. Cette fois-ci, mon chien de tête a compris la gravité de la situation et c'est d'un petit trot raisonné et calculé, retenant les autres chiens qui veulent galoper, que nous descendons vers la vallée. Oh ! combien vite malgré tout ! et quelles transes ! J'aurais dû vingt fois visiter le fond du ravin ; mais mon bon ange était là et il me donna de fameux coups de main ! J'en ai dit une messe d'actions de grâces.

Au pied de la montagne, arrêt dans une cabane, repos. Je suis en nage, malgré le froid et bien que légèrement vêtu, légèrement pour l'Alaska, s'entend.

Vers midi, nous repartons. Cette fois nous voyagerons sur les rivières et les lacs pendant au moins deux jours. C'est plus aisé que dans les montagnes, car la glace est toujours plate, et puis le traîneau glisse plus facilement. Au fond, c'est aussi dangereux ; pas de ravins, pas de rampes, pas de roches... mais on risque de mourir gelé ou... noyé !

“ — Allons donc ! me direz-vous. Noyé ! Noyé dans un pays où la glace atteint deux ou trois mètres d'épaisseur ! ”

C'est pourtant la vérité pure et simple, et tous les ans nous en avons de tristes exemples. Cela demande un mot d'explication.

* * *

Fin septembre, les rivières gèlent, et restent gelées jusqu'au mois de juin suivant. En deux jours, la glace est assez forte pour porter hommes et bêtes. Mais il faut savoir que, tout le long de nos rivières, se trouvent de nombreuses

sources de
mène dû à
pays volcar
je vous écr
vous pouve
bon marché.

Il arrive
pas trop épa
de la croûte
rivière elle-
si vous aim
pouvant s'ot
à sa surface.
si ladite sur
basses tempé
d'âne et forn
et atteint pa

Si vous vo
bassins deux
il y aura à la
à peine saup
Cela vous ser
tous ses point

Vous allez
parfois jusqu'
fois jusqu'aux
fonde ou nor
d'être trempé
40" audessous
(bien qu'il soi

sources dont beaucoup sont chaudes et minérales, phénomène dû à la contexture géologique de l'Alaska, qui est un pays volcanique. Il y a à dix kilomètres de la Mission d'où je vous écris, une source minérale chaude, d'où en hiver vous pouvez faire cuire votre poisson et votre phoque à bon marché.

Il arrive donc ceci. Tant que la glace des rivières n'est pas trop épaisse, ces sources se fraient un passage au travers de la croûte de surface et vont se mêler aux eaux de la rivière elle-même ; quand la glace devient trop épaisse, ou, si vous aimez mieux, le froid trop intense, l'eau chaude ne pouvant s'ouvrir un chemin au travers de la glace se répand à sa surface. Cela ne tirerait pas à grande conséquence si ladite surface était parfaitement plane ; mais, vu nos basses températures, la glace en se dilatant, se bombe en dos d'âne et forme de grands bassins où la susdite eau s'accumule et atteint parfois deux ou trois mètres de profondeur.

Si vous voyagez sur une rivière et arrivez à l'un de ces bassins deux ou trois heures après le début de l'inondation, il y aura à la surface une couche de glace d'un centimètre à peine saupoudré de neige comme le reste de la rivière. Cela vous semble être une seule et même glace solide en tous ses points.

Vous allez de l'avant et, patatras ! vous tombez dans l'eau, parfois jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'aux épaules, parfois par-dessus la tête... Profonde ou non, il est toujours excessivement désagréable d'être trempé jusqu'aux os, quand le thermomètre marque 40° audessous de zéro ! Et si vous échappez à la noyade (bien qu'il soit plutôt difficile de nager avec des fourrures),

vous avez grande chance de mourir gelé sur la glace, à moins qu'étant solide et d'une volonté énergique, vous n'avez le courage d'aller de l'avant jusqu'à la prochaine cabane, ou de vous changer sur place, si vous avez de quoi.

* * *

Donc, sur une rivière, il faut éviter les inondations ! Comment faire ? . . . Tout ma science, ajouté à la votre, n'y arriverait pas. Mais le brave chien de tête que la Providence a mis sur notre chemin, en sait plus à ce sujet que les pauvres humains. Laissez-le faire ; et à moins que votre traîneau ne soit vraiment trop chargé, vous ne mouillerez pas le bout de vos bottes de fourrure.

Il tâte pour ainsi dire et flaire l'épaisseur de la glace ; tout d'un coup vous le voyez s'arrêter, regarder et renifler à droite, puis à gauche. Soudain le voilà qui part en faisant un grand détour sur la droite . . . A votre gauche il y avait une inondation . . . Vous ne vous en étiez même pas douté, et vous voilà déjà de l'autre côté.

Il arrive parfois que le chien de tête se risque sur une glace qui craque. Elle ne se brisera pas, soyez-en sûr : le chien de tête l'a tâtée : vous pouvez aller de l'avant.

Parfois encore la rivière est inondée sur toute la largeur. Que faire ? Une seule chose : enfilez vos bottes de peau de phoque imperméable à l'eau et patauger ; votre chien choisira pour vous l'endroit le moins profond.

Le reste de mon voyage, ce premier jour, fut exempt d'autres péripéties ; j'en avais eu assez le matin. Nous cou-

châmes de
tifa d'un
Quant au
saumon sé
son ordina

Le lende
templant p
et glaces. J
tagnes qu
monstre, ce
donne son
ses.

Pour ron
rivière, ne
vigilance qu
tudes de l'

Mes chier
nent tous le
blent joyeu

C'est que
cuir, qui fai
raison. Nou
de sa forme
main ferme,
bien". D'ail
fois fils d'ur

châmes dans la cabane d'un pauvre mineur, qui nous gratifia d'un bon souper moins esquimau que mon ordinaire. Quant aux chiens, chacun d'eux eut comme pitance un gros saumon séché et fumé, plus, de l'eau à discrétion : la boisson ordinaire du soldat, des chiens et du missionnaire !

* * *

Le lendemain, je continue mon voyage sur la rivière, contemplant pendant des heures les mêmes sempiternelles neiges et glaces. Je longe pourtant une magnifique chaîne de montagnes que ses multiples pics font ressembler à une scie monstre, couchée sur le dos. Tout cela, quand Phébus nous donne son premier sourire, s'éclaire de teintes enchantées.

Pour rompre la monotonie de mon voyage, qui, sur une rivière, ne demande pas de la part du conducteur la même vigilance que sur un sentier, je donne une aubade aux solitudes de l'Alaska.

Mes chiens, à la première mesure de cette aubade, tournent tous la tête vers moi, puis accélèrent le trot. Ils semblent joyeux de penser que leur maître est de bonne humeur.

C'est que, à l'arrière du traîneau, pend un long fouet de cuir, qui fait la terreur de mes pauvres toutous, et non sans raison. Nous l'appelons ici *black snake* (serpent noir) à cause de sa forme et aussi de la façon dont il cingle ; j'en use d'une main ferme, ayant comme principe : " qui aime bien, châtie bien ". D'ailleurs, nos chiens descendant des loups, quelquefois fils d'une mère louve, ont besoin de cela, car ils sont à

demi sauvages : quand, par exemple, ils commencent à se battre, sans le fouet ils se tueraient les uns les autres ; cela arrive de temps en temps.

Sur le soir, je traverse un grand lac d'environ dix kilomètres de long sur deux de large. C'est la troisième fois que je le traverse depuis le début de l'hiver. Il est fort profond et son eau est si pure que je puis voir les bas-fonds à travers la glace épaisse d'au moins un mètre. Heureusement, une telle épaisseur vous rassure. Ce lac s'appelle *Salmon lake* (lac du Saumon). C'est qu'en effet, bien qu'à près de 200 kilomètres de la mer de Behring, ce lac, à l'automne, en août, regorge de saumons, à tel point qu'on peut les remuer à la pelle sur les bords. Ils remontent une rivière qui sort de ce lac et se déverse dans la mer, et viennent mourir au lieu de leur naissance. Les saumons, en effet, pondent leurs œufs en eau douce et tranquille, et les jeunes, du moins ceux qui ont échappé à la dent de l'homme, reviennent finir leur existence à l'endroit où, pour la première fois, ils essayèrent leurs nageoires.

Le soir, en arrivant à la cabane de repos, le thermomètre marque près de 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de zéro, assez pour vous faire apprécier un abri, fût-il aussi pauvre que celui que je trouve : une habitation bâtie en terre, avec branches pour charpente ; il y fait chaud, c'est le principal.

Elle est habitée par un mineur (un chercheur d'or), sa femme et leur petit garçon. Ils sont venus d'Autriche avec l'espoir d'amasser un petit pécule. Ce sont d'excellents catholiques ; leur grande privation — et Dieu sait s'ils en ont éprouvé dans ces hautes montagnes ! — est d'être si

loin du
et j'étais
leur prie
quelques
pauvre
impressi
ce qui m

Le len
du matir
une bon
nombreu
gnes bla
Il fais
une heur
cabane, s
mes tout

Soudai
lit de la
tit l'allur
à gauche,
sur la gla

J'escon
français
comme je
avance d
coup je m

loin du prêtre. Ils reçurent tous deux la sainte communion et j'étais bien touché de les entendre réciter dévotement leur prière dans leur langue. J'apportais au petit garçon quelques jouets que j'avais pu me procurer à Nome ; le pauvre petit en sautait de joie. Je m'endormis sur cette impression ; j'étais tout heureux, ne me doutant guère de ce qui m'arriverait le lendemain.

* * *

Le lendemain, au petit jour, c'est-à-dire vers neuf heures du matin, j'attelle mes neuf chiens, et nous voilà partis à une bonne allure sur la glace de la rivière qui se déroule en nombreux méandres entre deux chaînes de grandes montagnes blanches.

Il faisait un froid ! Mais tout alla bien pendant environ une heure. Je comptais ce jour-là atteindre une autre cabane, située à 70 kilomètres de mon point de départ, et mes toutous étaient de bonne humeur.

Soudain, pendant que nous dévalions à un endroit où le lit de la rivière se rétrécit, mon *leader* (chien de tête) ralentit l'allure. Ses oreilles se dressent, il regarde à droite, puis à gauche, puis part sur le flanc droit, avançant prudemment sur la glace. Il flaire quelque danger.

J'escomptais ce que nous appelons ici un " *overflow* ", en français une nappe d'eau, provenant de sources chaudes, comme je vous l'ai déjà expliqué. Tandis que mon *leader* avance doucement, cherchant les endroits solides, tout à coup je me trouve dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux.

Le traîneau trop chargé vient de briser la glace et le voilà dans l'élément liquide avec moi. Seuls les chiens sont encore sur la surface de la rivière.

Que faire ? Tout d'abord ne pas perdre la tête, tâcher de me tirer de ce mauvais pas, et cela au plus vite, car mes bottes de fourrures sont pleines d'eau. J'élargis le trou fait par le traîneau dans la glace et j'essaie de soulever l'avant du susdit. Peine inutile. 700 livres sont trop pour un homme seul, dans l'eau jusqu'aux genoux, par un froid de 55° au-dessous de zéro.

Je fais le tour de mon véhicule, et, ayant remarqué que la glace s'est amoncelée entre les patins, je plonge résolument les mains dans le tas et m'efforce de le dégager. Puis, j'essaie de nouveau de soulever l'avant du traîneau, tout en excitant mes chiens. Les pauvres toutous tirent de leur mieux, mais sans grand résultat. Se trouvant sur une glace unie, ils glissent et ne peuvent tirer tous ensemble.

Cependant je sens le froid qui m'envahit. Je ne puis pas rester dans cette glacière ; autrement je m'expose à être gelé. Soudain, perdu dans cette immensité blanche, seul, loin de tout secours, je me vois les deux jambes gelées, dans l'impossibilité de bouger, m'assoupissant peu à peu, sous l'influence du froid, pour ne me réveiller qu'invalidé, ou peut-être seulement dans l'autre monde ! Tous les ans, des voyageurs périssent ainsi de froid, gelés sur le sentier. A cette rapide vision du danger qui me guette, succède un dernier effort.

Du fond du cœur je récite une courte invocation à mon ange gardien, et me voilà à l'ouvrage. Je brise la glace en avant du traîneau, jusqu'à ce que mon attelage atteigne la

berge d
sentant
répétés
mence
aide. L
trouve,
neau h

Main
je dois
pour ce
gèlent
de glac
rures.
de fer,
chausse
peux je
par une
à la hât
de peau
à contin

Pourt
pendant
du dépa

Une
haute b
occupé à

Le ler
sans aut

berge de la rivière. Une fois sur la neige, mes chiens, se sentant sur la terre ferme, tirent mieux. Par suite d'efforts répétés, voici le devant du traîneau qui émerge. Je commence à espérer ; j'appelle encore mon ange gardien à mon aide. Mon brave attelage, comprenant le danger où je me trouve, donne un superbe coup de collier, et voilà le traîneau hors du trou, mais dans quel état ! Tout a été inondé.

Maintenant allons au plus pressé. Avant tout les chiens ! je dois à tout prix et au plus tôt trouver quelque cabane, et pour cela veiller à ce que les pattes de mes coursiers ne gèlent pas. Je les dételle, je nettoie leurs pattes couvertes de glace. Ceci fait, je songe à changer mes bottes de fourrures. Elles sont gelées, presque aussi rigides qu'une barre de fer, je parviens cependant à les retirer. Quant aux chaussettes, j'en suis réduit à les couper. Aussi vite que je peux je m'essuie les pieds, car avoir les pieds sur la glace par une telle température, ne peut se prolonger longtemps ; à la hâte j'enfile d'autres chaussettes et une paire de bottes de peau de phoque imperméables à l'eau, et me voilà prêt à continuer mon voyage.

Pourtant je dois d'abord me réchauffer, je bats la semelle pendant environ un quart d'heure. Puis je donne le signal du départ.

Une heure après, j'arrivai à une cabane située sur la haute berge de la rivière. Je m'y arrêtai tout le jour, occupé à mettre en état harnais, traits et traîneaux.

Le lendemain soir, j'atteignais la mission de Mary's Igloo, sans autre incident.

* * *

Je pense rester ici jusqu'au début de mars. Nous avons pour le moment une période de grand froid ; 60° et 65° au-dessous de zéro, mais heureusement pas de vent. Mes braves Esquimaux sont enchantés de me voir.

De tout côté, c'est la même demande, la même prière !

“ Pourquoi le Père ne reste-t-il pas un mois ou deux pour nous instruire ? Pourquoi ? ”

Hélas ! Comment le pourrions-nous, n'étant que deux pour une telle mission ? Voilà deux ans que nous attendons du renfort ; mais chaque année, c'est la même déception. Depuis près de quatre ans nous n'avons vu ni le Préfet apostolique ni aucun de nos supérieurs.

Nome, 23 avril 1908.

Pour le moment, je suis condamné à ne pas bouger pour une huitaine de jours.

Mon cas est bien simple :

En revenant à Nome, voyageant un jour avec mes chiens, je dévalais une haute berge, assis sur mon traîneau le long d'une rivière. Mon attelage, ayant vu soudain au loin un renard, tourna court, renversant le traîneau et me jetant sur la glace. Je tombai et me brisai le cartilage du genou gauche.

Je ne me rendis pas compte de l'accident tout d'abord et ne pus me soigner qu'une fois de retour à Nome. Mes genoux sont maintenant en bon état et j'en bénis Dieu, car de bons genoux sont de grande importance en Alaska !

Une

F

Des Frères



ON d
g
de
se
gers venus
paraissent
les Noungs
encore au
gloire, qui
Mans ou M
pacifiques v

Aussi bie
remonter à
victoires da
fait se repli
les travaux
téméraire. J
pour vous
hautes régio
nos impressio

Une curieuse peuplade Tonkinoise

PAR LE R. P. J. MAZELAYGUE

Des Frères-Prêcheurs, missionnaire au Tonkin Septentrional

QN donne aux habitants du Haut-Tonkin le nom générique de Thô. En réalité les vrais Thôs se font de plus en plus rares. Leur indolence les perd. Ils se laissent progressivement envahir par les étrangers venus des montagnes de Chine, et qui, d'ailleurs, paraissent appartenir, comme eux, à la race *thai* : ce sont les Noungs, actifs et économes. Malgré tout, le Thô garde encore au front comme un reflet amoindri de son antique gloire, qui fait respecter et envier son nom des sauvages Mans ou Meos, ses vaincus d'autrefois, et des Noungs, ses pacifiques vainqueurs de demain.

Aussi bien, il n'entre nullement dans mon intention de remonter à l'origine de la race *thai* et de vous conter ses victoires dans le Sud de la Chine et ses défaites qui l'ont fait se replier vers nos montagnes et jusqu'au Siam. Après les travaux qui ont paru sur ce sujet, ce serait pour le moins téméraire. Je ne vous demande un instant d'attention que pour vous faire une petite causerie sur l'aspect de nos hautes régions et les mœurs des habitants, pour vous conter nos impressions, nos espérances et, tout bas, nos besoins.

LANG-SON

Le nom de notre petite ville a été tristement célèbre, en France. Aujourd'hui elle est peut-être un peu oubliée. Elle se trouve à 150 kilomètres au Nord-Est de Ha-Noï et à 18 kilomètres de la frontière de Chine.

On y monte par un chemin de fer qui aspire à faire du 25 à l'heure. Heureusement encore qu'il existe ! La marche à travers les broussailles, les mamelons, les forêts peuplées de tigres et de panthères, ou le long des rochers du Kai-Kin, qui en été reflètent leur brasier sur la route, serait des plus fatigantes et ne tenterait guère personne. En voyant ces régions, on comprend parfaitement qu'autrefois on envoyait des Annamites en exil à Lang-Son.

Après avoir longtemps monté, s'accrochant au flanc des montagnes, la ligne ferrée commence à descendre quelques kilomètres avant Lang-Son, et le voyageur est tout étonné de voir cette plaine avec ses immenses rochers noirs, qui émergent çà et là... tels les pans d'une gigantesque muraille.

Placée sur une des rives très élevées du Song-Ki-Kong, avec ses belles maisons, ses avenues ombragées de flamboyants et de lilas du Japon, Lang-Son se distingue par sa coquetterie, parmi toutes les petites villes du Tonkin.

On lui fait pourtant un reproche mérité : les maisons sont belles, mais trop rares ; les rues droites, mais trop désertes. En-dehors des quartiers indigènes, où Chinois et Annamites ont quelque activité, lorsqu'on longe les murs de la citadelle ou les grands jardins, on a le temps d'oublier que l'on est en ville.

Quel
manque
Mais le n
traire, le
vous aper
a cessé
morte.

Sur un
A un ki
gros villa
elle-même.
Là, tou
mouvemen
tiers qui
des gorges
hommes e
brûler, d'he
du riz, des
et toutes le
nous-y qu
défilé.

La jeune
arrangés, fo
dans le turt
sur l'oreille,

Voici un
annamite in
temps et —

A côté, be

Quel contraste avec le Delta ! Le paysage du Delta manque de variété, c'est un marais fertile et monotone. Mais le mouvement de la population l'égaie. Ici, au contraire, le paysage intéresse par son pittoresque ; mais vous vous apercevez vite qu'avec les premières montagnes la vie a cessé de couler : vous êtes dans une région presque morte.

KY-LUA

Sur un petit point cependant reparaît la vie.

A un kilomètre au Nord de Lang-Son se trouve Ky-Lua, gros village chinois, peut-être aussi peuplé que la ville elle-même.

Là, tous les cinq jours, a lieu un marché qui met en mouvement toute la contrée. De bon matin, dans les sentiers qui sillonnent les montagnes ou serpentent autour des gorges étroites, se pressent les femmes thôs, les Noungs, hommes et femmes, portant de lourdes charges de bois à brûler, d'herbes à couvrir les maisons, ou, suivant la saison, du riz, des légumes, des fruits. A Ky-Lua toutes les races et toutes les conditions se donnent rendez-vous. Arrêtons-nous-y quelques instants pour remarquer cet exotique défilé.

La jeune fille thô doit être coquette : ses cheveux, bien arrangés, formant une sorte de chignon avant de s'enrouler dans le turban bleu, son chapeau de paille, légèrement posé sur l'oreille, le disent assez.

Voici un interprète : air prétentieux, col haut, habit annamite immaculé, souliers blancs, parapluie ouvert en temps et — ne l'oublions pas — grosses lunettes noires.

A côté, beaucoup de loqueteux, dont l'habit n'est plus ni

annamite, ni thô. A pied ou en pousse-pousse, s'avance le Chinois, pressé, souriant, narquois ; il semble dire : " Aujourd'hui, je vous roulerai tous ". Le Noug, à l'habit bleu foncé et court, n'y va guère en curieux : d'ordinaire, il a quelque charge.

Le petit mandarinot se donne de l'importance en faisant sautiller son cheval. Puis viennent les groupes nombreux des Thôs flaneurs.

Aux grands marchés qui précèdent les fêtes du *Tét*, on voit aussi quelques spécimens de la race Mone. Il faut les regarder à la dérobée ; s'ils s'aperçoivent qu'on les examine ils se faufilent dans la foule comme des malfaiteurs traqués.

Malgré la forte odeur de poisson sec, un peu pourri, sans doute, qui vous prend à la gorge, parcourez les Grandes Halles que le Gouvernement a fait installer à Ky-Lua et vous constaterez qu'elles sont transformées en magasins où rien ne manque. Services de table thôs : bols informes avec petite cuiller en terre à queue courte ; peignes en bois ; grosses cotonnades thôs et fine toile annamite ; minuscules services à thé ; pipes à opium jaunes en forme d'encrier ; fruits de la saison ; bois les plus divers, etc. Puis vous voyez le barbier, qui trouve moyen de raser même ceux qui ne vous paraissent pas avoir un poil de barbe, l'orfèvre, qui travaille sur commande, etc... Et, par-dessus le bruit confus de la multitude, le Chinois lance le mot pour rire, pendant qu'il découpe et pèse sa viande ou qu'il débite ses bibelots frappés des meilleures marques : *article français... made in Germany*. Oh ! qu'il est différent du Chinois de Chine, le Chinois du Tonkin !

La
longue
deux e
source
les font
magnifi
d'Europ
récolte
tées en

L'asp
tendre d
mières c
dans les
dans un

Lang-S

Avant
faction d
par là fa
mandarin
un instan
venir resp
ment ici.

LA PLAINE

La plaine de Lang-Son, étendue sur dix kilomètres de longueur et quatre de largeur, s'arrondit légèrement aux deux extrémités. Près de Ky-Lua, elle est arrosée par une source abondante, dont l'eau fraîche et saine alimente aussi les fontaines de la ville. A cet endroit, la plaine devient un magnifique jardin potager, où poussent toutes les légumes d'Europe. Le reste comprend des rizières, dont l'unique récolte se fait en octobre, ou des terres plus élevées, plantées en maïs et en cannes à sucre.

L'aspect général est fort agréable. Les soirs d'été, le vert tendre des rizières se détache sur le gris sombre des premières collines, tandis que, plus haut, le soleil se joue encore dans les montagnes et que, bien loin, le Man-Son se perd dans un nuage bleu laiteux.

LES GROTTES

Lang-Son attire les étrangers.

Avant de quitter la colonie, ils veulent avoir la satisfaction de voir la Chine, même d'aller en Chine : entendez par là faire les cinquante pas qui séparent la maison du mandarin chinois de la muraille de Chine. D'autres sortent un instant du brasier qu'est Ha-Noï pendant l'été, pour venir respirer un peu d'air frais qui, le soir, manque rarement ici. D'ordinaire, ces voyageurs d'un jour se réservent

un moment pour visiter les grottes des alentours, qui sont fort curieuses et pittoresques. Suivons ces touristes.

Après avoir franchi le pont qui réunit à Lang-Son la plaine de Ky-Lua, on aperçoit sur la gauche, à une distance d'environ 500 mètres, une masse noire de rochers où une rare verdure s'accroche obstinément. Ces rochers se dressent en formes variées, les uns en aiguilles, d'autres en tours ; tout au milieu, l'un d'eux ressemble à un dôme d'église. Ça et là quelques déchirures montrent que l'homme est venu s'attaquer à la nature. Peine perdue toutefois ! Pendant des siècles encore, il pourra redoubler d'efforts ; les géants se défendront toujours.

Si nous franchissons les anciens retranchements chinois qui ne sont encore entamés que pour laisser place à la route menant à la pagode, nous nous trouvons dans un cirque de rochers, n'ayant que deux étroites issues. Du côté sud, les rochers s'étagent en gradins couverts d'orchidées assez semblables à de minuscules palmiers : c'est une jolie exposition. De ci, de là, de gros blocs ont roulé à terre.

Dans le rocher qui paraît le plus ferme s'ouvre la grotte de la pagode. L'entrée, presque cachée par une touffe d'arbres, est assez élevée. Autrefois des degrés rustiques, taillés dans le rocher tant bien que mal, y donnaient accès. On y monte aisément aujourd'hui par un escalier de pierre.

Il est difficile de calculer à vue d'œil la grandeur approximative de la première salle : elle ferait une belle église, divisée qu'elle est en trois nefs, très irrégulières, d'ailleurs. La voûte grise est ornée de silex aux formes variées, d'où dégoutte toujours une eau glaciale ; elle est soutenue par une énorme colonne toute deutelée par les eaux. Derrière

la colonne se trouve la traditionnelle cloche allongée, dont le bruit retentit jusqu'à Lang-Son, comme celui d'un bourdon.

De cette grotte, les Chinois de Ky-Lua ont fait depuis longtemps une pagode bouddhiste, de ce conciliant bouddhisme chinois et tonkinois qui ne repousse pas les statues des génies étrangers. Passez donc sans crainte devant les deux immenses génies gardiens de la pagode : le premier, assis sur son tigre monstrueux, vous menace, terrible, la face rouge et courroucée ; en face, le génie du bien, tout aussi grand, mais à la face blanche et paisible, semble vous donner une fraternelle leçon ; différentes statues de génies sont disposées sur des gradins.

Tout en haut, vous voyez quatre hommes assis dans une disposition qui forme à peu près un losange. Leur teint bronzé, leurs cheveux crépus, vous indiquent qu'ils sont originaires des Indes : ce sont des bouddhas, ou plutôt Bouddha sous différentes incarnations.

Devant eux, parade At-Nan, parent et disciple privilégié de Bouddha. A côté, il y a des hommes célèbres divinisés.

A droite, on trouve, sur un autel, l'empereur de Jade, le chef du taoïsme, avec ses deux disciples, dont l'un, à l'air avenant, tient le registre des naissances, et l'autre, noir comme un diable, celui des décès. Sur un autel, à part, on voit une femme à dix bras, c'est la déesse la miséricorde.

A gauche, isolée sur un rocher, une autre femme, vêtue de l'habit marron des bonzes, tient un enfant dans ses bras. On l'appelle la " vierge sainte ". De fait, cette déesse a une touchante histoire. Thi-Kinh était mariée. Un jour que son mari dormait, elle s'aperçut qu'un poil déformait sa figure.

Elle voulut tout doucement le lui couper. Mais le mari, se réveillant, crut que sa femme voulait le tuer et la chassa. La pauvre fugitive s'habilla en homme et se réfugia dans un monastère. Là, nouveau revers : une femme de mauvaise vie l'accusa d'être le père de son enfant. Chassée une seconde fois, elle se trouva condamnée à une vie de misère et finit par mourir dans un pauvre village, non sans avoir préalablement fait constater son innocence. De grands honneurs lui furent rendus. Quant à son trop soupçonneux mari, il fut changé en . . . perroquet !

LES MONTAGNES ET LE FLEUVE

Autour de la plaine, des mamelons herbeux sont comme jetés au hasard sans aucune chaîne qui les relie entre eux. Les Annamites les appellent quelquefois " les montagnes de la mer ". Et, de fait, si la mer la plus démontée s'était subitement solidifiée, elle offrirait à peu près le tableau de nos montagnes. Leur hauteur varie entre 500 et 900 mètres aux environs de Lang-Son ; à 30 kilomètres plus à l'est, le MaûSon a des pics de 2,000 mètres.

En hiver, lorsque les herbes sont sèches, les Thôs y mettent le feu. Alors la ville est littéralement cernée par d'immenses brasiers dont les flammèches s'élèvent au ciel ; le spectacle est grandiose, mais lugubre.

Notre région a aussi ses grands bois : sur la frontière de Chine, tous les mamelons sont plantés de badianiers. Plus encore que les endroits herbeux, les régions boisées sont malsaines. On y respire l'humidité à pleins poumons et on

n'a pas
bon ac

A ta
un lit
sembla
me rap
40 kilo

Ainsi
fleuve
lancer s
du prin
Lang-S
La vraie
mètres p
vous rés

J'ai pu
sant ave
tres qui
avait un
vraie par
bon train
s'enfonça
oiseaux, c
chanson.

Illusion ra
calme. Ce
pourtant c

n'a pas besoin d'y faire un long séjour pour y attraper un bon accès de fièvre.

*
* *

A travers ce pays accidenté le Sông-Ki-Kông se creuse un lit comme il peut en faisant les détours les plus invraisemblables. C'est le cas de dire qu'on le trouve partout. Je me rappelle avoir eu à traverser six fois dans un voyage de 40 kilomètres.

Ainsi entouré, il est naturellement plutôt un torrent qu'un fleuve régulier. A la fin de l'hiver on peut sans crainte y lancer son cheval presque au hasard. Mais, après les pluies du printemps, il devient impétueux. D'ailleurs, du côté de Lang-Son, on n'y voit guère que de minuscules radeaux. La vraie navigation en *sampan* ne commence que 30 kilomètres plus bas, à Nacham. Même là toutefois, les voyages vous réservent des surprises.

J'ai pu m'en apercevoir au mois de juin dernier, en faisant avec mon prédécesseur, le P. Gordaliza, les 40 kilomètres qui séparent That-Khé de Nacham. Notre *sampan* avait une dizaine de mètres de long sur deux de large. Une vraie partie de plaisir au début ! Nos quatre rameurs allaient bon train. Le fleuve longeait tantôt des rochers à pic, tantôt s'enfonçait sous les arbres de focêts où gazouillaient les oiseaux, où les ramiers surtout roucoulaient leur plaintive chanson. C'était à se croire sur quelque rivière de France. Illusion rapide ! Bientôt le fleuve s'élargit et devient plus calme. Ce n'est plus une rivière c'est un lac. Et c'est alors pourtant que les rameurs sont le plus affairés : le plus habile

passé à l'avant et y attache un nouveau gouvernail, pendant que, à l'arrière, le pilote tient plus solidement le sien et que les rameurs se montrent plus attentifs.

Un bruit assourdissant de vague arrive jusqu'à nous. Bientôt on voit les eaux bondir à travers les rochers et tomber dans un autre lit. Sans doute nous sommes loin des chutes du Niagara ou des rapides si dangereux de la rivière Claire et de la rivière Noire. Pourtant, lorsque le frêle *sampan* saute dans le petit gouffre, où il file à toute vitesse au milieu des tourbillons, pendant que les *sampaniers* crient à tue-tête : " *mi lao ! mi lao !* (n'ayez pas peur) " certaines têtes sont prises de vertige. Vite d'ailleurs il faut s'y faire car la même petite scène vient tous les deux kilomètres environ rompre la monotonie du voyage. Aussi quelle habileté de la part des nautoniers, qui savent dans les rapides retenir le *sampan*, si le tourbillon est trop brutal ou le lancer de toutes leurs forces, s'ils ne craignent pas de le voir chavirer !

Quelquefois ce ne sont pas des chutes à franchir, mais des rochers qui obstruent le fleuve. D'autres émotions vous sont alors réservées. Par d'habiles et brusques coups de gouvernail les *sampaniers* font tourner l'embarcation à angle droit et de droite et de gauche... en sorte qu'à votre grande stupéfaction, vous constatez que vous avez passé en barque là où vous n'aperceviez que des récifs. Les anciens ne connaissent pas nos jolis fleuves du Tonkin, sinon ils ne nous auraient pas toujours parlé de Charybde et Scylla !

Faut-il ajouter que notre pauvre *sampan* a eu une fin tragique ? Quelques semaines plus tard, chargé de piastres et de fusils, il remontait, conduit par des soldats de la milice

indigènes
le rete

Le T
sur un
truites
tiennes
plus ha
quelque
en deux
des mor

Le pl
juxtapo
placées
à laquell

La ter
thô. Lor
on se gai
on s'éten
apéritif,
un repas
voltiger
tourterell
Triste au
qui a à d
la récomp
moissonn

indigène. A un rapide ses maitres inexpérimentés n'ont pu le retenir et il est allé se briser contre un rocher.

LES MAISONS

Le Thô bâtit ordinairement sa maison dans la plaine ou sur un monticule. Toutes les habitations thos sont construites sur le même plan. Des gros et rustiques poteaux soutiennent le plancher à deux mètres de hauteur et, un peu plus haut la charpente supporte le toit en paillettes. Dans quelques endroits pourtant, le toit est en bambous, fendus en deux en forme de tuile. Les murs ne sont d'ordinaire que des morceaux de bois attachés les uns au-dessus des autres.

Le plancher est aussi en bois, ordinairement en bambous juxtaposés, qui laisse passer toutes les odeurs des étables placées en dessous. La principale porte donne sur la terrasse à laquelle on monte par une mauvaise échelle.

La terrasse, voilà ce qu'il y a de mieux dans l'habitation thô. Lorsque, le soir, on arrive harassé à une maison thô on se garde bien d'entrer, on se fait apporter une natte et on s'étend sur la terrasse. Là, qu'il fait bon déguster comme apéritif, le thé amer, pendant que la ménagère vous prépare un repas à sa façon ! Vous voyez les libellules lumineuses voltiger en tremblotant dans la pleine. Dans les bois, les tourterelles roucoulent leur dernière prière ; elle est triste. Triste aussi est bien souvent la méditation du missionnaire qui a à déplorer l'infructuosité de ses efforts. Heureusement la récompense est la même pour celui qui sème et celui qui moissonne.

* *

Les Noungs n'ont pas l'habitude de construire leurs maisons sur pilotis. Souvent ils les font en torchis. Le toit est quelquefois formé d'une couche de terre glaise sur laquelle reposent les paillettes. La maison noung est, d'ailleurs, peut-être plus sale encore que la maison thô. Les poules l'habitent, les porcs y ont libre accès et les buffles en occupent souvent une pièce. Au-dessus de la chambre à coucher à une hauteur d'environ un mètre cinquante, il y a, d'ordinaire, un plafond qui sert de grenier... Quel taudis!

LES HABITANTS

On a dit que le paysage est " dans le spectateur ". C'est vrai souvent. Suivant les différentes personnes ou les diverses dispositions d'une même personne le paysage, lui aussi paraît différent. Il est tout aussi vrai que, d'ordinaire, le paysage fait en grande partie l'état d'âme du spectateur et que les principaux traits d'une race peuvent s'expliquer par le pays qu'elle habite. Le climat, les produits de la terre, l'aspect du sol, tout cela façonne lentement la physionomie propre d'un peuple, ses habitudes, sa constitution même.

Connaissant déjà la région des environs de Lang-Son, nous pourrions plus aisément dire ce que sont les habitants essayer de deviner ce qu'est le caractère thô

* *

Le Thô
dit aussi
les jeunes
coup du t
Chez l'hon

Ce qu'e
défini d'un
ces peuple
gés, ni ass

Les Ann
de sauvage
d'exagérati
eu jusqu'ici
l'importanc
constances
sont intelle

Leur défi
une légèret
s'amuser. A
mais, on les
laissent aux

Il y a heu
dans une m
se levait ci
voleurs n'er
un tour dan

Le Thô est plus robuste que l'Annamite. Généralement on dit aussi que le type thô est plus beau. On rencontre, parmi les jeunes femmes surtout, des types se rapprochant beaucoup du type européen. Mais combien vite elles se fanent ! Chez l'homme, la régularité des traits s'altère aussi.

Ce qu'est l'âme thô, je ne sache pas qu'on l'ait encore défini d'une façon certaine, et, bien que je fréquente souvent ces peuples, mes séjours parmi eux ne sont ni assez prolongés, ni assez intimes, pour que je puisse moi-même le dire.

* * *

Les Annamites les méprisent souverainement, les traitent de sauvages stupides. Il y a dans cette appréciation un peu d'exagération. Les Thôs ne sont pas instruits : ils n'ont pas eu jusqu'ici l'occasion de s'instruire et n'en ont pas compris l'importance. On peut donc plaider en leur faveur les circonstances atténuantes. Néanmoins il est certain qu'ils sont intellectuellement inférieurs aux Annamites.

Leur défaut capital est le plus apparent, c'est la légèreté, une légèreté qui engendre beaucoup de vices. Ils aiment à s'amuser. Au moment de faire les rizières ou de semer le maïs, on les voit dans les champs : ensuite, trop souvent ils laissent aux femmes les travaux ordinaires,

Il y a heureusement des exceptions. J'ai logé dernièrement dans une maison, où le mari, après avoir travaillé le jour, se levait cinq ou six fois la nuit pour aller voir si les voleurs n'enlevaient pas les bestiaux ou même pour faire un tour dans ses rizières.

En général cependant, beaucoup de Thôs passent non-chalamment leur vie à fumer l'opium, ou à aller flâner au marché et, comme les marchés abondent, ils trouvent là une source continuelle de distractions. Souvent encore ils se réunissent le jour dans l'intérieur de la maison, le soir sur la plate-forme extérieure et causent indéfiniment. Lorsque les petites nouvelles sont épuisées, ils se racontent les multiples légendes qui courent dans le pays. Ces légendes paraissent avoir quelque parenté avec les contes des Mille et une Nuits ; beaucoup sont fantastiques. J'en connais quelques-unes de gracieuses ; d'autres sont morales et montrent le bien récompensé. D'ordinaire elles sont légères, à double sens ou même d'une incroyable nudité d'expression.

Les Thôs ne gardent pas la réserve extérieure si remarquable chez les Annamites. Aux jours de grandes fêtes (mariage, enterrement ou anniversaire de la mort d'un parent), lorsqu'ils ont bien mangé et aspiré longuement avec de petits tubes de pleines jarres de vin de riz, jeunes gens et jeunes filles s'excitent quelquefois par des paris à boire à qui mieux mieux ; puis viennent des chansons plus que légères. Le tout finit trop souvent en saturnales éhontées.

Les jeunes gens sont fiancés longtemps avant leur mariage et dès lors ont toute liberté de se fréquenter. Comme chez les Annamites, le gendre doit aller travailler des années quelquefois chez son futur beau-père et acheter ainsi sa femme.

Que pou
ce peuple

On ne p
temps, éno
à un résu
humainem
du Thô, ex
génies. Il l
sorte de po
du village.
pas lieu de
mal qui se f
titieux.

“ — Vous
au fils d'un t
spécialement

“ — Je n'e
ne m'a dit qu

Et lui-mên

Un autre
avantages qu
voici la décon
fois :

“ — Comb
chrétiens ? ”

Depuis, on i

NOS ESPÉRANCES

Que pouvons-nous attendre au point de vue religieux, de ce peuple pauvre d'esprit et d'un caractère si faible ?

On ne peut se faire illusion... il faudra beaucoup de temps, énormément de patience et de courage pour arriver à un résultat. Il faudra la grâce de Dieu surtout, car, humainement parlant, on devrait désespérer. La religion du Thô, en-dehors du culte des ancêtres, est la peur des génies. Il leur bâtit un autel dans une minuscule paillette, sorte de poulailler, situé toujours à une distance respectable du village. Pauvres génies ! s'ils reçoivent un culte, ils n'ont pas lieu de se féliciter, car on les charge aussi de tout le mal qui se fait sur la terre. Le thô est excessivement superstitieux.

“ — Vous honorez beaucoup de génies, disais-je un jour au fils d'un *tao pong* (chef de canton) ; mais honorez-vous spécialement Celui qui a fait le Ciel et la Terre ? ”

“ — Je n'en sais rien, m'a-t-il répondu, jamais personne ne m'a dit qui a créé le Ciel et la Terre. ”

Et lui-même ne s'était jamais posé la question.

Un autre jour, j'expliquais à un groupe de personnes les avantages qu'elles trouveraient à embrasser la religion et voici la déconcertante réponse que je reçus pour la première fois :

“ — Combien donnez-vous par mois à ceux qui se font chrétiens ? ”

Depuis, on m'a demandé bien souvent :

“ — Une fois chrétiens, faudra-t-il encore payer l'impôt, faire les corvées, etc... ? ”

Ils n'ont donc qu'une bien imparfaite idée du christianisme. Dans certaines régions, ils vous prennent encore, à votre arrivée, pour des douaniers. Le P. Gordaliza n'a pas pu trouver dans un village une allumette pour fumer une cigarette. Ils en avaient évidemment, mais de contrebande.

Du côté de Lang-Son, les Nouns envahissent de plus en plus les Thôs. Au point de vue de la richesse du pays, ce sera un bien ; au point de vu religieux, j'en doute. Il vaudrait peut-être mieux avoir affaire à la légèreté des Thôs qu'à l'avarice et à la défiance des Nouns. L'un d'eux vient, d'ailleurs, de me jouer un tour qui n'est pas fait pour me détromper.

* *

A 20 kilomètres à l'ouest de Lang-Son se trouve un village assez important, dans une coquette vallée que dominent les aiguilles du Kaï-Kin. Mon prédécesseur fondait des espérances sur ce centre, où il avait été fort bien accueilli et même écouté très attentivement. De fait, quelque temps après, un de ces Nouns vint trouver notre catéchiste en lui disant que tout un village voulait apprendre les prières. Pour commencer, il me laissait son fils, âgé d'une quinzaine d'années, afin qu'il s'instruisit plus rapidement... Mais voici les oreilles du loup : cet homme avait un procès et naturellement se réservait notre appui auprès du mandarin. Sa cause paraissait bonne, on lui donna grand espoir qu'il la gagnerait. Il vint donc me remercier, me renouvela la

promesse
et me la
trouver

“ — P
cher les

“ — R

Il part

Du côté
Son, un c
a peut-être
semble l'a

Aux pr
tienne fut
offrant. A
années, cet
et Volont
revenir au
face de la
oublié qu'
enfants, cor
mari de le
pelle pas V
il venu m

qu'aussitôt
Si l'on pa
ont déjà dor
à apprendre

promesse de venir bientôt avec une députation du village et me laissa son fils... Le lendemain, son fils venait me trouver :

“ — Père, je n'ai qu'un habit ; il me faudrait aller chercher les autres.

“ — Rien de plus juste. ”

Il partit... Et depuis, ni petit, ni grand n'ont reparu !

* * *

Du côté opposé, à une trentaine de kilomètres de Lang-Son, un certain mouvement se dessine parmi les Thôs. Il y a peut-être lieu de mieux augurer cette fois-ci, car Dieu semble l'avoir préparé de loin.

Aux premiers temps de la piraterie, une jeune fille chrétienne fut enlevée dans le Delta et donnée en Chine au plus offrant. Après avoir vécu au Kouang-Si de nombreuses années, cette pauvre femme, nommée Marthe au baptême et Volonté par les Chinois, fut obligée par la famine de revenir au Tonkin. Elle s'établit sur un coteau, juste en face de la belle chaîne du Mân-Son. Marthe n'avait jamais oublié qu'elle était catholique : elle a fait baptiser ses enfants, connaît encore ses prières, et a menacé son prétendu mari de le quitter s'il ne se convertissait pas. Elle ne s'appelle pas Volonté pour rien, elle le ferait. Aussi le mari est-il venu me demander de patienter un peu, promettant qu'aussitôt la récolte faite il étudierait la religion.

Si l'on parvient à régulariser cette famille, d'autres qui ont déjà donné leur nom se mettront avec plus de vaillance à apprendre les prières. La crainte d'un certain *Quan-chân*,

mandarin principal, les retient encore un peu. Ce n'est pas que ce mandarin soit plus opposé à la diffusion du catholicisme que du bouddhisme : il est *modern style*, se moque de tout, l'affirme bien haut du moins. Seulement il n'ignore pas que s'il demande aux chrétiens trop de corvées extraordinaires, ceux-ci viendront se plaindre au Père, tandis qu'ils n'osent pas porter plainte devant l'administration. Il sera donc tenu de se montrer plus réservé avec-eux. De là une certaine hostilité, sourde et dissimulée sans doute, mais dont les habitants se rendent fort bien compte. Il faut donc que quelqu'un ait le courage de leur donner l'exemple. Je compte précisément sur la famille de Marthe.

NOS MOYENS

On peut donc dire que, dans nos régions, on n'a jusqu'ici presque rien fait pour la conversion des Thôs ou des Noungs. Et vraiment tant que je serai seul missionnaire à Lang-Son, chargé de la population européenne et de la chrétienté annamite, il sera bien difficile de rien entreprendre d'efficace en leur faveur.

En attendant mieux, voici mes modestes plans. D'abord, il me semble qu'il serait excellent de frapper l'esprit de ces populations en bâtissant à Lang-Son une petite mais coquette église. Si modeste qu'elle soit, elle leur paraîtra grande. Je n'aurais alors, en me présentant à eux, qu'à leur dire : " Je viens vous prêcher la religion de la grande église de Lang-Son. " Ce serait une excellente recommandation. Aussi je tiens à cette église, non pas seulement parce

qu'ell
chrétie
un vér
modest
nécessa
verez u
Il fa
rapides
quelque
l'on rêv
retrouve
ne seron
chées en
tagnes p
l'horrible
par les
natte...
résolus d
au salut
Il y a s
ne vienne
tement qu
sant ce ré
croire que
le fait tra
devant les
plus ils im
prières.

qu'elle est nécessaire à notre colonie européenne et à notre chrétienté indigène, mais parce qu'elle serait, à elle seule, un véritable apostolat. Les proportions seront des plus modestes et cependant plus de la moitié des ressources nécessaires manque encore. J'ai confiance que vous réserverez une obole pour les Thôs.

Il faudrait ensuite pouvoir faire chez eux non pas de rapides excursions, mais des séjours prolongés. Si, dans quelques endroits, l'ancienne vie du missionnaire, celle que l'on rêve en quittant la France, n'existe plus, là on la retrouve dans son intégrité. Ceux qui viendront l'y chercher ne seront pas déçus. Ils auront encore les grandes chevauchées en pays sauvage. Il leur faudra grimper sur les montagnes par d'affreux petits sentiers. Je ne leur parle pas de l'horrible cuisine thô, ni des habitations où l'on est dévoré par les moustiques en été, et où en hiver on gèle sur sa natte... C'en est assez pour tenter le zèle de ceux qui sont résolus de consacrer leur vie à la diffusion de l'Évangile et au salut des âmes.

Il y a aussi quelques autres difficultés, des difficultés qui ne viennent pas de l'extérieur. Il y a la tristesse et l'abattement qui nous prennent quelquefois... car, en vous faisant ce récit, je n'ai nullement la prétention de vous faire croire que tous ceux qui touchent nos montagnes, sont par le fait transformés en héros et en saints : au contraire, plus, devant les difficultés énormes, ils sentent leur faiblesse, et plus ils implorent vos secours, avant tout le secours de vos prières.

AFRIQUE

Comment on entre en ménage

AU MARUNGU (haut Congo Belge)

Par le R. P. LE CLAINCHE

De la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)

Le Marungu, contrée située à l'ouest du lac Tanganika, fait partie du Vicariat Apostolique du Haut-Congo belge. C'est donc du cœur même du Continent mystérieux que nous arrivent les curieux détails que l'on va lire et dont le titre seul proclame déjà par avance le piquant intérêt.

Un jeune homme qui se décide "à allumer les flambeaux de l'hyménée", après avoir fixé son choix sur une jeune personne de son voisinage, doit, pour entreprendre les pourparlers avec les parents de sa future, recourir aux services d'un entremetteur bénévole.

Si le prétendant est agréable et agréé, on fixe le chiffre de la dot qu'il devra verser au beau-père, et on se donne promesse mutuelle pour une époque à déterminer plus tard. Dès ce moment, les jeunes gens sont officiellement fiancés.

Il est de règle et de bon ton que la promise ne jette plus les yeux sur son promis et se garde bien de lui adresser la parole jusqu'au jour du mariage. Si, par hasard, ils se trouvent tous deux en même compagnie, elle lui tournera

impertu
de le cro
ses lèvres
et par so
Ces ex
plusieurs
fiancées

Quand
célébrer l
Au jou
grande é
remerciem
côté, chez
que nous
l'époux, et
Alors co
nationales,
certain cac
Toute la
danses au s
La mama
Elle char

Après la

imperturbablement le dos. Elle évitera de le rencontrer ou de le croiser en chemin. Son nom ne doit point venir sur ses lèvres : elle ne parlera de lui qu'à la troisième personne et par sous-entendu : " il ; lui. "

Ces excellentes mesures de discrétion peuvent durer plusieurs années ; car il arrive que des jeunes filles sont fiancées dès leur septième ou huitième printemps.

* * *

Quand le futur a payé la totalité de la dot, on songe à célébrer les épousailles.

Au jour dit, la bénédiction nuptiale est reçue avec grande émotion à la chapelle. Puis les nouveaux mariés remercient le missionnaire, et s'en vont chacun de son côté, chez ses propres parents, avec un cortège particulier que nous pourrions nommer, d'une part, les amis de l'époux, et, de l'autre, les amies de l'épouse.

Alors commencent les réjouissances et les cérémonies nationales, dont le côté pittoresque ne manque pas d'un certain cachet.

Toute la journée, ce ne sont que cris de joie, chants et danses au son du tambour.

La maman du mari danse et chante la première.

Elle chante à peu près ceci :

Mon fils se marie, ah !
Quel bonheur pour moi ! Quelle joie !
De quel souci me voilà débarrassée !
Mon fils se marie, ah !

Après la maman viennent les amis de l'époux, qui chan-

tent ses vertus et qualités à tour de rôle et toujours en dansant.

A la fin de chaque strophe, le coeur des femmes témoigne son approbation par des "you ! you !" prolongés, éclatant dans un accord parfait.

Cette aubade donnée à l'époux, la maman s'en va la recommencer chez l'épouse.

Après avoir salué sa bru, elle chante en dansant :

Comme je suis heureuse !
J'étais dans une grande tristesse,
Accablée de soucis et de chagrins !
Maintenant tout cela est fini :
Mon fils vient de t'épouser !

Puis viennent quelques vénérables matrones, qui dansent ; aussi à leur tour, en donnant des conseils pratiques à la jeune femme :

Prends garde à ta langue !
Bien des fois tu nous as fait honte
Par tes gros mots et tes injures,
Aujourd'hui nous te pardonnons
Et oublions tous ces torts.
Mais laisse là les médisances,
Les querelles et les calomnies.
Tu rendrais ton ménage malheureux
Crois-en notre propre expérience !

* * *

Cet intermède chorégraphique achevé, on aborde ce que nous appellerons la partie gastronomique de la fête. On peut dire que c'est la plus goûtée !

De g
viande
pour être
ment, a
en abon
De pa
s'entend
jour-là, c
Tout a

Le cou
en grand
On app
au fond d
Le jeune
tions et
brillant c
Deux v
à la toilet
belle étof
bras et au
Ces prép
met en rou
aux lèvres,
La mari
sur le seuil
cercle.

(1) *L'ugali*
c'est une bou

De grands plats d'*ugali* (1), avec assaisonnement de viande et de poisson, sont préparés au domicile du mari, pour être portés à la mariée et à ses invités. Réciproquement, au domicile de la mariée, les mêmes mets sont cuits en abondance et portés chez l'époux et ses invités.

De part et d'autre on fait grand honneur au festin, ceci s'entend des invités, car les conjoints n'ont droit, ce jour-là, qu'à une très petite quantité de nourriture.

Tout a une fin, même les immenses plats d'*ugali* !

* * *

Le couvert enlevé, il s'agit pour les époux de se mettre en grand gala.

On apporte unealebasse d'huile avec une jarre d'eau au fond de laquelle baignent une hachette et des perles. Le jeune homme s'en va au fond de la case faire ses ablutions et se frictionner consciencieusement. Il revient brillant comme un astre et dans son plus beau costume.

Deux vieilles parentes vont alors procéder de même à la toilette de la mariée et finalement la revêtent d'une belle étoffe toute neuve avec rangs de perles au cou, aux bras et aux jambes.

Ces préparatifs achevés, le mari, suivi de ses invités, se met en route, une baguette à la main et un rang de perles aux lèvres, vers la demeure de ses beaux-parents.

La mariée, portant aussi des perles aux lèvres, l'attend sur le seuil. Autour d'elle sa famille est rangée en demi-cercle.

(1) *L'ugali* fait essentiellement partie de tout repas indigène : c'est une bouillie épaisse de farine de maïs ou de sorgho.

Quelqu'un se charge de lui faire faire un demi-tour sur elle-même à l'arrivée du cortège, pour recevoir un coup de baguette (oh ! très doux !) de son mari, devant lequel elle semble fuir dans la case, où suivent bientôt les principaux invités, aux applaudissements frénétiques de l'assistance.

* * *

Deux sièges garnis de perles sont préparés. Les héros de la fête y prennent place. Immédiatement la jeune femme tend la main à son mari, qui lui donne le rang de perles suspendu à ses lèvres. Le mari, à son tour, tend la main à sa femme, et celle-ci lui offre gracieusement les perles qu'elle portait de la même manière.

Comme on le voit, les perles commencent à entrer en scène. Ce n'est pas fini : elles ont à jouer un rôle d'une importance extraordinaire ; mais n'anticipons pas.

Après cet échange d'ama' bilités, le père de l'épouse se lève pose la main sur la tête des jeunes mariés et tient ce discours à son gendre :

Je suis le père de ton épouse ;
Je te donne ma fille de bon cœur.
Sois-lui fidèle toute ta vie !
Tu es désormais mon enfant ;
Aime-moi comme ton père.
N'écoute pas les médisants et les calomnieurs,
Car je ne suis pas un méchant homme.
Ne sois pas fier, et ne rougis pas de moi ;
Aide-moi dans mes travaux ;
Lorsque je serai malade, soigne-moi ;
Et fends du bois pour celle qui devient ta mère.
Voilà, mon fils, les conseils de ton second père !

La m
le mém
Puis
le jeun
leurs tra
Mais
se lève e

Et pou

O
J
S
D
A
L
B

Enfin
l'épousée
l'occasion,
nouveau n

Ici comm
et qui me
soit à deux
En tête r
Quelques
d'un voile.

La maman se lève à son tour, bénit, et tient à peu près le même langage.

Puis un membre de la parenté, au nom de tous, avertit le jeune homme qu'il doit désormais aimer et aider dans leurs travaux les gens de sa nouvelle famille.

Mais la mère de l'époux tient à avoir le dernier mot. Elle se lève et se remet à danser en chantant, pour l'époux :

Je suis dans un bonheur extrême :
Auparavant tout n'était pour moi que chagrin,
Tristesse profonde, soucis accablants ;
Mais tout cela a disparu complètement
Puisque mon fils vient de se marier.

Et pour l'épouse :

C'est moi la mère et la nourrice de ton mari.
Je te le donne. Prends bien soin de lui.
Sois-lui toujours fidèle
Désormais tu es ma fille :
Aide-moi dans mes travaux.
Lorsque je serai malade, soigne-moi,
Balaie ma maison et va me chercher de l'eau.

Enfin un membre de la parenté du mari avertit aussi l'épousée d'avoir à secourir sa nouvelle famille dans l'occasion, et l'on se prépare à conduire à sa demeure le nouveau ménage.

* *

Ici commence une procession d'une lenteur désespérante, et qui menace d'être interminable pour peu que le logis soit à deux ou trois kilomètres.

En tête marchent l'époux et ses garçons d'honneur.

Quelques pas en arrière suit l'épousée, la tête couverte d'un voile.

Un maître de cérémonie règle le pas. Les invités chantent et battent des mains.

Tout à coup on fait halte.

C'est la jeune femme qui refuse d'aller plus loin.

Son mari accourt, et lui offre un chapelet de perles. Elle sourit alors, et reprend doucement la marche ; mais c'est pour s'arrêter de nouveau, quelques minutes plus tard.

Là, nouvelle offrande d'un chapelet de perles et nouvel ébranlement du cortège.

Survient une troisième halte. Le mari commence à devenir soucieux ; mais il a fait ses provisions en connaissance de cause ; donc troisième cadeau de perles.

La scène se renouvelle encore plusieurs fois et l'on a vu des maris obligés d'emprunter des perles à toutes les bourses pour sauver la situation ; car, si la mariée retournait chez ses parents, les frais seraient à recommencer.

Il n'est pas rare, m'a-t-on dit, de voir ces sortes de cortèges passer la nuit en pleine brousse et mettre deux ou trois jours pour parcourir une distance qu'en temps ordinaire on franchirait en quelques heures. C'est dans ce cas surtout que les perles doivent couler à flots, si les amis de l'époux ne trouvent pas quelque ficelle pour lui venir en aide.

Le truc qui réussit le mieux est de s'écarter un peu du chemin et de crier : " Au lion ! Au lion ! " en simulant la plus grande frayeur.

A cette alerte, tous les hommes de brandir vaillamment leurs lances et leurs flèches, en jurant de faire mordre la poussière au monstre, et notre jeune mariée... de prendre ses jambes à son cou, imitée fidèlement par ses demoi-

selles
point
Al
l'a éc
conte

Po
croye
Au
Elle
on l'a
ou qu
tance.

C'es
révére
nates.

Sur
nage
allumé

Il n'

Nos

leurs n

Auss

apporte

où le ch

(Il se tr
d'ugali.

La co
seigneur

ler aussi
perles.

selles d'honneur, jusqu'à la case de ses beaux-parents, point terminus de la procession.

Alors on respire, et l'on déclare unanimement qu'on l'a échappé belle ; mais il est aisé de dire quel est le plus content.

* * *

Pour se remettre des fortes émotions, il n'est rien de tel, croyez-moi, qu'une bonne pipe.

Aussi bien il s'en trouve une que l'on tient en réserve. Elle est ornée de perles. (C'est évident !) On la bourre, on l'allume, et on la présente à Madame, qui en tire trois ou quatre larges bouffées, et la fait circuler dans l'assistance.

C'est le signal de la retraite. Parents et amis tirent leur révérence, souhaitent le bonsoir, et regagnent leurs pénates.

Sur ces entrefaites, la nuit est venue et le nouveau ménage prend possession de son logis, où une main amie a allumé un bienfaisant foyer.

Il n'est pas de fête sans lendemain, même au Marugu.

Nos héros, que l'on s'est ingénié à faire jeûner le jour de leurs noces, ont une faim canine.

Aussi, dès le premier chant du coq, les parents du mari apportent une marmite d'*ugali* — ornée de perles (!!) — où le cher enfant puise à pleine cuiller avec quelques amis. (Il se trouve toujours des amis pour partager une marmite d'*ugali*.)

La coutume ne lui permettant pas de manger avec son seigneur et maître, Madame court chez sa maman se régaler aussi de la bouillie nationale... toujours agrémentée de perles.

Dans la journée, Monsieur va visiter les parents de Madame, et Madame va visiter les parents de Monsieur.

Puis la sœur du marié (ou l'une de ses proches parentes) vient donner une leçon de choses. Elle va puiser une jarre d'eau à la rivière, la dépose devant sa belle-sœur et lui dit : " Désormais voilà ton travail ! "

Elle prend ensuite le balai, et après l'avoir promené par tout le logis, le lui donne en disant : — " Que ta case soit toujours bien propre. A partir d'aujourd'hui, c'est ton affaire. Bon courage et au revoir ! "

* * *

Ce n'est que le troisième jour que la jeune femme cuit elle-même son premier " ugali ", pour lequel les deux familles se réunissent à nouveau.

Naturellement on ne tarit pas d'éloges sur le jeune ménage. De tous côtés on s'exclame :

Vraiment quel beau couple !
C'est le plus fort et le plus adroit garçon du monde !
C'est la jeune personne la plus accomplie !
C'est le mariage le mieux assorti !
Que d'heureux jours leur sont réservés !

Hélas ! l'avenir ne donne pas toujours raison à ces favorables pronostics.

* * *

Il reste encore quelques politesses à faire, avant que tous aient repris le cours régulier de leur tranquille existence.

Monsieur doit montrer qu'il tiendra compte des avis de sa belle-mère. Donc, le cinquième jour, il prend sa cognée,

et s'e
ou si
père,
un pe
Mac
consei
chez u
jarre e
l'eau p
jarre q
Mên
Que
Oui
La s
époux
entre le
noce.
Voilà
Allon

et s'en va faire des fagots à la forêt, en compagnie de cinq ou six camarades. On amène le bois à la porte du beau-père, on le fend et on l'aligne dans un coin... moyennant un petit pourboire de perles. (!!!)

Madame doit aussi montrer qu'elle n'est pas sourde aux conseils donnés. Donc, vers la même époque, elle se rend chez une des plus proches parentes de son mari, prend une jarre et, accompagnée de quelques amies, s'en va puiser de l'eau pour la vieille. Mais... elle ne rentrera déposer la jarre qu'après avoir été honorée d'un chapelet de perles.

Même manège chez la maman de son mari.

Que de perles ! direz-vous.

Oui ; mais attendez la conclusion !

La suprême et finale politesse consiste pour les joyeux époux à répartir maintenant et peu à peu toutes ces perles entre les invités, pour qu'ils gardent un bon souvenir de la noce.

Voilà une conclusion qui n'est pas banale !

Allons ! tout est bien qui finit bien !

OCEANIE

A TRAVERS LES ILES COOK

LETTRE DU R. P. KERDAL

MISSIONNAIRE DES SACRÉS-CŒURS DE PICPUS

Sur bien des îles océaniques, le soleil de la vraie foi ne s'est pas encore levé ; mais les missionnaires des Sacrés-Cœurs et de la Société de Marie travaillent de tout leur zèle à en diminuer le nombre. Les personnes qui s'intéressent aux missions liront avec bonheur la lettre suivante, où le R. P. Kerdal nous apprend la prise de possession par l'apostolat catholique d'un nouvel archipel.

BRETON du Morbihan, j'habite Rarotonga, l'île principale de l'archipel Cook, depuis bientôt sept ans. Mgr Hermel, notre jeune et bien aimé vicaire apostolique, me prie de vous raconter avec quelques détails le voyage d'exploration que je viens d'effectuer aux îles du Nord : Manihiki, Rakahanga, Penrhyn. C'est avec empressement que je le fais et j'accepterai avec gratitude les aumônes qu'on voudra bien m'envoyer. Elles me seront bien utiles dans le nouveau poste que la Providence me confie. Je suis chargé de commencer la Mission catholique dans le nouvel archipel Manihiki-Penrhyn, dont je vais vous entretenir.

Les îles Manihiki, Rakahanga, Pukapuka et Penrhyn, quoique fort éloignées, font partie du Vicariat apostolique de Tahiti. Depuis la fondation du Vicariat, aucun missionnaire catholique n'avait eu l'occasion de visiter leurs habitants. Mgr Hermel me pria d'y faire un voyage d'exploration pour connaître les dispositions des insulaires et juger si le moment favorable était venu d'aller implanter notre sainte religion au milieu d'eux.

Je m'embarquai donc à Rarotonga, le 7 juin 1908, sur la *Vaite*, l'unique goëlette de l'archipel Cook, et je ne rentrai à mon poste que le 29 juillet, sain et sauf, mais un peu fatigué. Les premiers jours surtout, j'ai bien souffert du terrible mal de mer. Comme bagage, j'emportais un autel portatif et un peu de linge personnel. Notre navire était commandé par le capitaine Harries, un Gallois, pas catholique, mais plein de respect pour ma qualité de prêtre et très délicat à mon égard durant toute la traversée. Avant tous les repas, il m'invitait à bénir la table.

Le 5 juillet, nous arrivons à l'île Atiu, séparée de Rarotonga par une distance de 112 milles. Cette île compte près de 1,000 habitants; nous n'y avons encore aucun établissement.

J'allai à terre avec mon compagnon Léon, un enfant de 11 ans, auquel j'ai fait abjurer la secte Kanito. Nous logeons chez la principale reine, Roigomatane. Deux jeunes gens catholiques de Mauké, Patrick et Modesto, qui se trouvent là de passage viennent me saluer.

Le village est perché au sommet d'un cône. Je fais une visite aux notables de l'île. Tous me font bon accueil. Ils insistent pour que nous nous établissions parmi eux et

fondions une école, où pourront s'instruire leurs enfants, qui croupissent dans l'ignorance.

L'île compte deux reines et un roi, S. M. Parica.

Je trouvai le monarque couché par terre dans sa maison, n'ayant qu'un misérable pagne autour des reins.

Une de ses premières questions fut celle-ci :

“ — Où est ta femme ? ”

“ — Les prêtres catholiques, lui dis-je, ne se marient pas ; ils vivent dans un célibat perpétuel. ”

Il parut très surpris. A cela rien d'étonnant, il a toujours été habitué à voir les ministres protestants accompagnés de leurs femmes.

La reine Roigomatane, qui est la plus influente de l'île, s'engagea à céder à la Mission un bon terrain bien situé au milieu du village, mais à la condition qu'à côté de l'église il y aurait une école pour les enfants. Monseigneur pourra-t-il accepter ? Les fondations entraînent toujours beaucoup de dépenses.

* *

Le 6 juin, un accident qui pouvait avoir de graves conséquences se produisit à bord. La machine à benzine dont est munie la *Vaite* prit feu et les flammes s'élevèrent à une grande hauteur ; le capitaine eut la figure et une main toute brûlées.

Le 7, jour de la Pentecôte, notre navire arrive en face de Mauké. On aperçoit l'église catholique bâtie en clayonnage, avec ses murs blancs et sa croix en fer. Elle est encore toute neuve ; il n'y a qu'un an qu'elle est terminée. Elle a

vraime
sous la

L'ab
dont la
tenir au
tain no
ture de
c'est-à-c
réussiss

Alors
de mont
Je le fa
m'attenc
de 108.

Après
nous nou
pelet et l

Il y a
vus, le l
nous racc
catholiqu
d'environ
lation de
quelques

Dans l'e
Mitiaro, u
était parm

vraiment bon aspect. Ce sont les indigènes qui l'ont bâtie sous la direction du R. P. Anaclel Fort.

L'abord de cette île n'est pas sans difficultés. La goëlette, dont la machine a été abîmée la veille par le feu, doit se tenir au large. Je descends dans une chaloupe avec un certain nombre de rameurs qui me conduisent jusqu'à la ceinture de récifs. Là, nous attendons le moment favorable, c'est-à-dire une forte vague pour franchir le récif. Nous réussissons assez bien sans être trop douchés.

Alors un robuste indigène se présente à moi et me prie de monter sur son dos pour ne pas me mouiller les pieds. Je le fais sans hésiter, et il me dépose sur le rivage où m'attend le Père avec ses catholiques qui sont au nombre de 108.

Après avoir échangé bon nombre de poignées de main nous nous dirigeons vers l'église pour la récitation du chapelet et la bénédiction du Saint-Sacrement.

Il y avait près de deux ans que nous ne nous étions pas vus, le Père et moi ; nous avons donc bien des choses à nous raconter. Le R. P. Anaclel est l'unique missionnaire catholique de cette île de Mauké, éloignée de Rarotonga d'environ 148 milles. Il y a deux villages avec une population de près de 500 âmes. Je ne pus leur consacrer que quelques heures.

* * *

Dans l'après-midi du 9 juin, nous atteignons la côte de Mitiaro, une petite île peuplée de 190 habitants. Le deuil était parmi eux ; quelques semaines auparavant, dix d'entre

eux avaient trouvé la mort dans les flots en se rendant sur leurs pirogues de Mitiaro à Atiu, distant de 20 milles. Je visitai ce petit peuple et lui parlai de notre sainte religion. Les gens n'ont pas l'air d'être mal disposés. Un seul Blanc, M. Vigo, habite l'île et y tient un magasin.

Le 16, j'avais la joie d'embrasser, à Aitutaki, le R. P. Bernardin, fondateur de la Mission de cette île. Il a une chapelle et une école fréquentée par une quarantaine d'enfants qui récitent nos prières et chantent nos cantiques. Il y a déjà obtenu quelques conversions de grandes personnes ; les offices sont assez suivis le dimanche. Trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ne vont pas tarder à venir s'établir dans cette île pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse. Leur local est déjà préparé.

* * *

Le soir du même jour, nous partions pour Manihiki, éloigné de plus de 500 milles d'Aitutaki. Une bonne brise gonfle nos voiles, nous filons 7 ou 8 milles à l'heure.

Manihiki n'est qu'une ceinture de cocotiers autour d'un lagon intérieur, qui mesure cinq ou six milles de large. On pêche la nacre dans ce lagon. C'est une île basse, élevée seulement de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le 20 juin, au soir, nous arrivons en face de cette île et le lendemain, dimanche, je descendis à terre. J'éprouvais une certaine appréhension, ne sachant pas comment je serais reçu.

Le premier village où j'entrai s'appelle Tukao. Il compte 180 habitants. Il est situé sur le bord de la mer, autour

d'une
à l'aut
autour
saluère
sidérai
bête c
" Popé
et en o
le sol d
grandes
de notr
contre e
miné m
ment s'i
Ils me r
que nou
là comm
leurs tête
La ma
et couve
chapelle
tient à un
ans.
Les ger
en mon l
une natte
bois de co
Il y a q
trés et l'or
leur ai fai

d'une belle route tirée au cordeau, qui le traverse d'un bout à l'autre. Les gens me firent bon accueil. Ils se réunirent autour de moi, me donnèrent des poignées de main et me saluèrent par des *Kiaora na koe* (salut à toi). Ils me considéraient des pieds à la tête, un peu sans doute comme une bête curieuse. Ils avaient tellement entendu parler du "Popé" qu'ils se trouvaient bien aise d'en voir un en chair et en os. Jamais un prêtre catholique n'avait encore foulé le sol de cette île. Ils me conduisirent dans une des plus grandes maisons et je leur parlai durant plusieurs heures de notre sainte religion et des objections que l'on forge contre elle. Ils m'écoutaient bouche bée. Après avoir terminé mon discours, je leur demandai de me dire franchement s'ils désiraient que nous nous établissions parmi eux. Ils me répondirent qu'ils le désiraient beaucoup, et surtout que nous fondions une école pour leurs enfants. Cependant, là comme ailleurs, les ministres protestants ont rempli leurs têtes de préjugés contre le catholicisme.

La maison où nous nous sommes réunis, faite en planches et couverte en pandanus, nous servira de presbytère, de chapelle et d'école au début de la fondation. Elle appartient à une créole qui consent à nous la céder durant deux ans.

Les gens de Manihiki sont hospitaliers. On fit un festin en mon honneur, et l'on m'offrit de petits présents : l'un une natte, l'autre un panier tressé, celui-ci une canne en bois de cocotier, cet autre de la nacre, etc.

Il y a quelques lépreux dans ce village. Ils sont séquestrés et l'on s'occupe fort peu d'eux. Je suis allé les voir et leur ai fait à chacun une petite aumône.

Ces insulaires ne sont pas riches ; ils ne retirent un peu d'argent que du *copra* qui est tombé à un très bas prix. Leur nourriture consiste en cocos, en poissons et en *puraka* (espèce de taro). Il n'y a aucun fruit ni aucun légume. Il n'y a pas même d'eau douce dans ce village, ce qui sera une grande privation pour nous.

Les gens voulaient m'entendre prêcher au temple pour la prière de 3 heures. Ils étaient furieux de ce que le ministre ne m'avait pas invité à monter en chaire et à leur adresser la parole.

Ils sont religieux ; tous vont au temple le dimanche. Ils observent avec un rigorisme excessif la loi du repos dominical ; ils ne permettent même pas aux petits enfants de s'amuser. J'ai vu un enfant lancer une pierre. Aussitôt il a été gourmandé et mis à l'ordre : " Ne sais-tu pas que c'est dimanche aujourd'hui et qu'il n'est pas permis de jouer ? "

A l'exception d'une seule, toutes les maisons sont en pandanus. Le temple protestant bâti en pierre est vaste, mais massif et peu élégant.

Ces insulaires ont un grave défaut, ils volent tout ce qu'ils peuvent. Il sera donc prudent quand nous irons là d'avoir des malles fermant bien à clef, pour ne pas nous exposer à des soustractions plus ou moins douloureuses. Un petit fait cependant semblerait prouver qu'il leur reste un brin d'honnêteté. Tout en me promenant dans leur île, je laissai chemin faisant tomber à dessein quelques médailles miraculeuses pour que la sainte Vierge demeurât parmi cette peuplade. On en retrouva une, et, peu de jours après, on me la rapporta, en me demandant si ce n'était pas moi qui avais perdu cette petite pièce de monnaie.

“
chos
effig
Le
honu
par t
tants
trate
établ
maisc
L'a
Tuka
belle
feuille
est ici
tropic
couve
grâce
semen

M. J
années
me cor
honneu
En v
couvert
encadré
cocos de

“ — Ce n'est pas une monnaie, leur dis-je, mais quelque chose de plus précieux que de l'or et de l'argent ; c'est une effigie qui nous rappelle la mère de Jésus ”.

Le lendemain, 22 juin, je me rendis au village de Tauhonu, bien plus important que Tukao, dont il est séparé par trois ou quatre milles seulement. Il compte 320 habitants. C'est là que demeure le Résident agent ou administrateur, M. Williams. Il serait heureux de nous voir nous établir dans son île. Le drapeau anglais flotte sur sa maison.

L'aspect du village est à peu près le même que celui de Tukao. Deux rangées de maisons en pandanus longent une belle route frayée au milieu des cocotiers. La toiture en feuilles de pandanus rappelle le chaume de Bretagne ; elle est ici tout à fait pratique, car il fait vraiment une chaleur tropicale dans cette île. Quelques maisons toutefois sont couvertes en tôle pour fournir de l'eau potable ; on peut grâce à ces toitures, recueillir l'eau de pluie, car malheureusement l'eau des puits est saumâtre.

* * *

M. Zekaria, dont j'avais fait la connaissance plusieurs années auparavant à Rarotonga, est venu me chercher et me conduire dans sa maison où il avait préparé en mon honneur un banquet manihiki,

En voici l'ordonnancement et le menu : sur une table couverte d'une nappe blanche, se trouve une poule rôtie encadrée par quatre assiettées de riz et un demi-cercle de cocos dont le contenu doit servir de boisson. En guise de

pain il y a une espèce de pâte cuite dans la graisse, avec un peu de *puraka*. J'avais une assiette émaillée, un peu noire il est vrai de vétusté, avec fourchette et cuillère, mais sans couteau. Je m'en suis bien tiré quand même et j'ai goûté de tout.

“ — Mange bien, me criait-on ; remplis ton ventre pour que tu sois content ”.

Inutile de vous dire que la maison a été envahie en un clin d'œil ; on entrait par la porte et les fenêtres et on s'asseyait par terre.

Une fois bien restauré, j'adressai la parole à mon auditoire.

J'expliquai le but de mon voyage dans cette île où aucun missionnaire n'était jamais venu. Je parlai des fondements de la religion catholique, de la sainte Vierge et de saint Pierre que les protestants appellent les deux idoles du catholicisme, etc. Comme j'entendais répéter le mot *Papé* (pape ou papiste), j'en pris occasion de parler du pape.

“ — Je ne suis pas le pape, dis-je, mais un *perepitero katolika*, un simple prêtre, bien inférieur au pape qui est le vicaire de Jésus-Christ ici-bas et qui habite Rome comme successeur de saint Pierre ”.

C'était du nouveau pour eux. Lorsque je voulus lever la séance, ils s'écrièrent :

“ — Ne pars pas encore ; nous ne sommes pas fatigués de t'entendre ”.

“ — Si nous venons habiter parmi vous, où demeurerons-nous ? Où est le terrain qui sera mis à notre disposition ? ”

Deux vieillards me montrèrent au bout du village un bon lopin de terre très bien situé et qui ferait pas mal

notre
avan
pas
enten
Je
il pri

Il y
pays
enivr
ils son
mange
Les
sont r
fois pe
guère
. Qua
d'entre
comme

De M
autre fi
d'envir
qui a a
village.

notre affaire. Ils promirent de nous le céder. Ils désirent avant tout une école. Quant à la religion, ils ne peuvent pas la désirer efficacement avant de la connaître, ayant entendu raconter tant d'inepties sur son compte.

Je voulais saluer le pasteur protestant de ce village ; mais il prit la poudre d'escampette dès qu'il m'aperçut de loin.

* * *

Il y a trois magasins dans ce village. Les gens de ce petit pays ne sont pas ivrognes fort heureusement ; les boissons enivrantes sont rigoureusement prohibées. Mais par contre ils sont paresseux au superlatif. Ils ne font que dormir, manger et chanter.

Les communications de Manihiki avec le reste du monde sont rares. De Rarotonga une goëlette y vient deux ou trois fois par an, jamais plus, et les nouvelles d'Europe ne sont guère fraîches quand elles y arrivent.

Quand j'ai fait mes adieux à ces bons insulaires, l'un d'entre eux me dit qu'ils voudraient me retenir parmi eux comme " un oiseau du ciel ".

* * *

De Manihiki, nous nous dirigeâmes vers Rakahanga, une autre île peuplée de 350 habitants et éloignée de Manihiki d'environ 20 milles. Cette île, qui ressemble à Manihiki et qui a aussi son petit lagon intérieur, ne compte qu'un seul village.

Quand la mer est un peu grosse et houleuse, l'abordage est dangereux. L'année dernière, un matelot de la goëlette *Tamariti Tahiti* s'est fracassé la tête contre les récifs ; quelques mois auparavant, un Chinois avait eu le même sort.

J'eus la joie de rencontrer, dans cette île, un demi-blanc nommé Tom Snow, avec qui je fis, il y a six ou sept ans, la traversée de Tahiti à Rarotonga. Il tient là le magasin d'un négociant de Papeete. Il a été très aimable à mon égard. C'est chez lui que je dinai ; c'est dans sa maison que j'adressai la parole aux gens qui nous réclament tout comme à Manihiki. J'ai en vue un bon terrain pour notre futur établissement.

Il y a beaucoup de *purakas* dans cette île ; il y a même des arbres à pain, quelques figuiers et des giraumonts. Pas d'eau potable.

Le langage de Rakahanga et de Manihiki est différent de celui de l'archipel Cook. Quand les indigènes parlaient entre eux, je ne pouvais pas les comprendre. Heureusement à peu près tous comprennent le rarotongien.

* * *

Après avoir passé une journée à terre, je remontai à bord de la goëlette, et nous nous dirigeâmes de nouveau vers Manihiki. Malheureusement il n'y avait pas de vent ; un calme absolu régnait. Il nous fallut trois jours pour effectuer une traversée de 20 milles (30 kilomètres). Grand Dieu ! que les journées semblaient longues avec ce calme et un soleil de plomb sur la tête ! Comme distraction on se mit à pêcher et l'on captura deux requins et un magnifique poisson tout brillant aux rayons du soleil que l'on m'a dit être un dauphin ; nous le mangeâmes cru : il était délicieux.

A 300 milles de Manihiki, une île nommée Pukapuka est habitée par 500 habitants. Impossible d'y aller de Rarotonga par suite du manque de communication. On n'y va jamais. Elle fait partie cependant du vicariat apostolique de Tahiti. Cet état de choses est bien malheureux ; mais qu'y faire ?

* * *

Vous voyez que notre mission est sans contredit une des plus difficiles du monde à cause des énormes distances qui séparent les divers postes et des traversées dispendieuses que l'on est contraint d'effectuer souvent. Le voyage d'exploration que je viens de faire a coûté près de 500 francs. Dans quelques mois, je m'embarquerai de nouveau avec le jeune Père Théophile pour Manihiki afin d'y fonder un poste. Que mes lecteurs veuillent bien prier pour la réussite de cette entreprise et la conversion des âmes qui sont demeurées jusqu'à ce jour en-dehors du bercail du bon Pasteur. Mgr Hermel nous paie le voyage et nous fournit le nécessaire pour le commencement. Malgré son bon cœur, il ne peut pas nous donner davantage. Sous peu cependant il nous faudra un terrain, une chapelle, une école, un petit presbytère et un réservoir d'eau, ce qui est de première nécessité. Je promets le secours de mes faibles prières particulièrement au saint autel à tous ceux qui s'intéresseront à Manihiki. J'espère que sainte Anne, qui est la patronne de la nouvelle mission, voudra bien intercéder auprès de sa fille et de son divin petit-fils pour tous mes bienfaiteurs.

BRÉSIL

A TRAVERS L'AMAZONIE ⁽¹⁾

Voyages des RR. PP. Libermann et Berthon dans
les Rios Negro et Blanco, et des RR. PP.
Parissier et Cabrolié dans le Juruha

RELATION DU R. P. AMET LIMBOUR,
De la Congrégation du Saint-Esprit

(Suite).

AU RIO BRANCO

NOUS arrivons le jeudi soir 10 février à Moura, en face de la deuxième bouche du Juapiry. C'est ce *rio* qui a donné son nom à la tribu indienne si redoutée du bas Rio Negro.

Après le souper, nous recevons à bord la visite du *capitão* Ortez, ancien officier du général Fabiao de Barros, envoyé pour donner la chasse aux Indiens du Juapiry. Il s'est fixé à Moura, et il a troqué son épée contre la fêrule du pédagogue. Son école est fréquentée par quarante garçons.

(1) Voir le numéro précédent.

Un
venai
l'honr
tres q
profai
à l'égl
tambo
saccad
cantiq
La s
autel i
Alor
fusées,
l'action
aux fer
vertir l
troubla
Nous
triste M
A l'île
de déma
celles to
les eaux
cours de
A neu
Ce ri
blancheu
lequel il
Urariku

Une dizaine de Juapirys arrivent dans la soirée. Ils venaient au bon moment pour célébrer la grande fête en l'honneur de S. Beneditto. Ces fêtes, en l'absence des prêtres qui les dirigent, sont un triste mélange de sacré et de profane. La statue du saint est processionnellement portée à l'église. Les cloches sont en branle pendant le défilé ; le tambour, ou plutôt le tam-tam, y mêle ses sons sourds et saccadés ; des cris en l'honneur du saint remplacent les cantiques.

La statue, au retour de la procession, est placée sur un autel improvisé au milieu des cierges et des fleurs.

Alors commence un vacarme infernal. Cloches, tambours, fusées, pétards, chants et danses. Tout cela, hélas ! sous l'action du *cachaça* (alcool), versé à profusion aux hommes, aux femmes, aux enfants eux-mêmes, ne tarde pas à convertir les fêtes en véritables saturnales. L'écho de ces orgies troublait plus encore nos âmes que notre sommeil.

Nous quittons, le 11 février à six heures du matin, la triste Moura plongée en ses fêtes plus tristes encore.

A l'île de Gavião, nous commençons à apercevoir la ligne de démarcation entre les eaux blanches du Rio Branco et celles toujours noires du Rio Negro. Au moment de la crue, les eaux forment une ligne noire et blanche sur un parcours de plusieurs kilomètres.

A neuf heures, nous pénétrons dans le Rio Branco.

Ce rio portait à l'origine le nom de *Quecenene*. La blancheur de ses eaux est due au lit d'argile blanche sur lequel il coule. Il est formé par les deux rios *Takutu* et *Urarikuera* ; c'est à partir du confluent de ces deux rios

qu'il prend le nom de Rio Branco. Après un parcours de six cents kilomètres, il se jette dans le Rio Negro, rive gauche, à trois cent trente kilomètres de Manaos. La largeur du rio varie entre sept cent cinquante et quatre mille deux cents mètres. Dans tout son parcours, il baigne un grand nombre d'îlots qui, à l'époque de *l'enchente* (grandes eaux), disparaissent en presque totalité, tandis qu'à l'époque de la *vascente* (eaux basses), elles forment d'immenses bancs de sables, rendez-vous des tortues qui pullulent dans ces eaux.

Le rio se transforme à cette époque en un torrent impétueux d'eau trouble, chargée d'argile. Les pluies qui tombent alors sur la région sont si abondantes, qu'en 24 heures la crue du fleuve s'élève de 2 à 3 mètres. C'est en janvier et en février que les eaux sont le plus basses.

Le Rio Branco a été parcouru pour la première fois par les Pères Carmes en 1725, pour l'évangélisation des Indiens qui habitaient ses rives. Depuis lors, il fut exploré à différentes reprises : en 1740, par Abréa de Castillo ; en 1741, par le Hollandais Nicolas Horsmann. Séduit comme tant d'autres par les récits fantastiques de Brion, d'Auville, du P. Gumilla, Horsmann s'était lancé à la recherche du fameux *Eldorado*. On sait que, d'après ces auteurs, il existerait dans le haut Urariquera, près du Rio Parióna, un grand lac, le *Dorado* sur les bords duquel s'élèverait la ville de *Manoa Eldorado*. Bâtie par les sujets des Incas fuyant les persécutions des premiers conquérants du Pérou, cette ville aurait dû son nom à la quantité prodigieuse d'or qu'elle possédait. Tous les meubles des maisons, jusqu'aux

ustens
avec c
pour
Manoa
le Rio
nuant
jusqu'à
Les
Conda
travau
par cer
des im
Manoel
à la su
le cours
deux gé
nous n'
dénomir
ces conti

La mess
l'équ

Le 13
réveillon
" Si c'é
l'avantag

ustensiles les plus vulgaires, étaient, d'après eux, composés avec ce métal précieux. Horsmann tenta un suprême effort pour atteindre la ville fameuse. Il trouva mieux que Manoa. Descendant par l'*Essequibo* et le *Rupumiri* dans le Rio Branco, il en reconnut et en traça le cours, continuant son exploration par le Rio Negro et l'Amazone, jusqu'à Para.

Les travaux géographiques qu'il a laissés servirent à La Condamine pour déterminer le bassin du Rio Negro. Ces travaux, toutefois, bien qu'ils eussent été complétés en 1778 par ceux du portugais Ribeiro, laissaient encore subsister des imperfections. Ce n'est qu'en 1787 que le colonel Manoel de Gama, à la tête d'une commission scientifique et à la suite de travaux consciencieux, détermina exactement le cours du Rio Branco et de ses affluents, ainsi que de ses deux générateurs l'Uranquera et le Takutu. Sa carte, que nous n'avons fait que suivre, en en modifiant les anciennes dénominations, sert de guide à tous ceux qui parcourent ces contrées.

IV

La messe à bord. — Prière de Galozzi. — Passage de l'équateur. — Matamata. — Arrêt de l' " Antaz ".

Le 13 février, dimanche de la Sexagésime, nous nous réveillons... ensablés dans le Rio-Branco.

" Si c'est une consolation, nous dit Galozzi, vous avez ici l'avantage d'arriver à la ligne équatoriale ! "

Une consolation plus appréciée, ce fut de pouvoir ce jour-là offrir le saint sacrifice.

Dès quatre heures, nous tâchons d'improviser un autel dans notre cabine, avec nos caisses et nos bagages, sur lesquels nous réussissons à disposer assez convenablement la pierre sacrée et tout le nécessaire de la messe. Il faut nous dépêcher, car le vacarme va commencer pour dégager le bateau, et alors adieu tout recueillement !

Ceux de l'équipage qui le peuvent assistent à la messe et prient.

“ Seigneur, disait Galozzi, vous êtes puissant et bon, désensablez mon bateau, *Exurge, Domine, adjuva nos, et propter nomen tuum libera nos* (messe du jour).

Après cette prière, se souvenant du proverbe “ Aide-toi le Ciel t'aidera”, Galozzi et toute son escouade, fortifiés par la confiance en l'appui du ciel et par un bon verre de cachaca, se mettent énergiquement à l'œuvre. Enfin, à 8 heures du matin, *l'Autaz* retrouve sa ligne de flottaison. On pousse vers le ciel de formidables hurrahs de reconnaissance et des *Viva lo Capitão !* Le Capitão paie le vœu enthousiaste de ses hommes de la récompense accoutumée ; et *l'Autaz* fend les ondes avec une assurance si fière, qu'après avoir salué en passant l'île de Curumim, le voici qui se boute à nouveau dans les sables de Papagai. . .

“ — Vous le voyez, commandant, on ne gagne rien à naviguer le dimanche.

“ — J'ai reçu l'ordre de vous conduire avec *l'Autaz* aussi haut que possible ! me répondit Galozzi, et j'agis de mon mieux pour remplir ma consigne. . . j'aperçois une habitation

sur l
pratic
Maria.

Et i
ment
commu
kilos.

A trc
on se c
demie,
mérité).

loin de
empress

Leop
éleveur
sillonner
de bonn
une véri

Tout
Uapicha
essayons
diabes,
gardent
tout en r

Le so
fraîche, r
tation et

sur la rive gauche. J'y vais à la recherche de quelques *praticos* qui puisse nous piloter au moins jusqu'à Santa Maria."

Et il s'en va, pendant que nos marins se livrent doucement à la pêche. On prend un *filhote*, poissons assez commun dans le Rio ; il est de belle dimension et pèse 30 kilos.

* * *

A trois heures, le commandant revient avec deux hommes ; on se dégage, on se remet en marche, et à quatre heures et demie, nous sommes au lieu dit *Bom Desprezo* (méprit mérité). Pourquoi ce nom ? Dieu le sait. Mais nous sommes loin de mépriser ce pied à terre dont nous gravissons avec empressement la rude falaise.

Leopoldino, le propriétaire de *Bom Desprezo*, est un petit éleveur de bestiaux. Il débite de la viande aux bateaux qui sillonnent la rivière. Nous en voyons de toute fraîche et de bonne apparence, étalée sur une longue table. On dirait une véritable boucherie.

Tout près de l'habitation nous rencontrons un Indien Uapichano et une Indienne Macouchi accroupis. Nous essayons en vain d'arracher quelques mots à ces pauvres diables, les premiers indigènes que nous rencontrons ; ils gardent un silence forcé, ne comprenant pas le portugais, tout en nous regardant d'un air hébété.

Le soir venu, après avoir soupé d'un plat de viande fraîche, nous suspendons nos hamacs aux poteaux de l'habitation et goûtons le repos d'une nuit délicieuse.

* * *

Le 14 février, nous prenons congé de Leopoldino qui nous offrit quelques œufs de poule. Moins de deux heures après, nous atteignons le village de *Santa-Maria*, sur la rive gauche du Rio.

Le commandant descend à terre et revient au bout de quelque temps avec deux pilotes.

“ — J'ai fait un accord avec ces deux *praticos*, nous dit-il, ils connaissent parfaitement le Rio Branco et consentent à nous guider tant que nous aurons assez d'eau pour avancer ”

* * *

Nous voici devant l'île d'Arwana et dans le *parana* (canal) du même nom.

Rien que de très ordinaire autour de nous : un beau soleil sur nos fronts, les eaux blanches du Rio que fend l'*Autaz*, des tortues nonchalantes qui avancent leurs têtes verdâtres hors de leurs sombres carapaces, dans les îlots et sur les rives verdoyantes des arbres aux essences multiples, des jaguars qui miaulent au loin dans la forêt. Mais nul monument, nulle colonne, nulle inscription sur marbre, pas même une voix de sentinelle, un cri de perroquet, une grimace de singe, rien qui nous annonce le grand événement : *Nous franchissons en ce moment la ligne équatoriale* ! Seul Galozzi vient nous l'annoncer avec une profonde émotion que nul d'entre nous ne réussit à partager, du moins sur le moment.

. A la
remords
“ —
nous l'a
“ — J
pas si fi
au surp
sur des
teur ?...
avec des

Le 16
et les be
n'irons p
sommés
Nouve
nouvelle
“ — J
“ — C
“ — A
Mais
bateau a
Les pi
chez eux.
nos salai
Ce n'e
s'éloigner

. A la réflexion toutefois, je ne pus me défendre d'un remords :

“ — Oui, disais-je, cet équateur qui partage le monde, nous l'avons coupé là inconscients et froids.

“ — Inconscients peut-être, réplique le P. Berthon, mais pas si *froids* ! 30° degrés à l'ombre !... Nous ne sommes pas au surplus des Colomb ou des Pizarre, pour nous emballer sur des conceptions astronomiques. Qu'est-ce que l'équateur ?... Dès Indiens ! voilà ce qu'il nous faut. Et ce n'est pas avec des coordonnées célestes que nous les gagnerons ”.

* * *

Le 16 février, nos guides, interrogeant du regard les îles et les berges, secouent la tête en nous prédisant que nous n'irons pas loin. De fait, vers sept heures et demie, nous sommes arrêtés.

Nouveau refrain du commandant ou, plutôt, répétition nouvelle de son éternel refrain :

“ — J'irai aussi loin que je pourrai avec l'*Autaz*.

“ — Connu ! En avant toujours ?

“ — Allons ! *Avanti* !

Mais ce n'est pas pour longtemps. Dès neuf heures, le bateau à vapeur s'arrête court :

Les pilotes engagés à Santa Maria demandent à rentrer chez eux. “ Nous avons tenu notre parole, disent-ils, payez nos salaires, et nous vous souhaitons bon voyage.”

Ce n'est pas sans appréhensions que nous les voyons s'éloigner ; car enfin personne à bord ne possède de notions

exactes sur la route à suivre. Aussi le commandant tente-t-il de nouvelles instances pour les retenir ; mais toute sa diplomatie échoue devant leur entêtement.

Après leur départ, le commandant nous dit que, toutes choses examinées, le mieux sera de continuer le voyage dans la chaloupe amarrée au flanc du steamer.

Nous hâtons nos préparatifs. Nous rangeons nos papiers nous clouons nos caisses, nous bouclons nos malles, mettant de côté pour les avoir sous la main, les objets indispensables pendant la partie plus aventureuse de notre voyage et pour parer aux imprévus auxquels il peut donner lieu. Sevérino le charpentier de l'*Autaz*, va couper dans la forêt les feuilles de palmier qui doivent servir à confectionner la toiture de l'embarcation, et il revient au bout de quelque temps chargé de magnifiques rameaux verts de myrtis.

On soupe encore à bord de l'*Autaz*, avec des tortues roties dans leur carapace. La carapace sert de plat, et chacun enlève une tranche de la chair, qui a très bon goût.

* * *

Sur la fin du repas, apparaît une embarcation, montée par une Indienne et un jeune Indien.

“ — D'où venez-vous, *senhora* ? demande le commandant

“ — De l'Ilha des Morugos.

“ — Où vous avez pêché, probablement ?

“ — Non. Je m'en retourne à mon habitation de Matamata. Si vous avez des marchandises à me vendre, du sucre, du café, *senhor capitão*, je vous les échangerai avec la bor-

racha

et une

“ —

“ —

sont en

reis (1:

de la r

“ —

senhora

prix so

On

récrie :

“ —

mais il

racha fi

vous 15

sur cett

“ —

dre ”.

Et ell

En ce

que ne

rois. Ne

ils sont

exploite

tiers de

en fonds

Galozzi é

dédaigne

racha (caoutchouc) que j'ai là, trois *arobes* de *fine* (45 kg) et une *arobe* de *sernamby*.

“ — Et combien en demandez-vous ?

“ — Je ne sais, *senhor*. J'ai entendu dire que les prix sont en ce moment élevés à Manaos. On m'a parlé de 120,000 *reis* (120 fr.) *l'arobe*. (Ces chiffres étaient plutôt au dessous de la réalité.)

“ — Peste ! dit le commandant, vous entendez vos affaires, *senhora*. Mais vos renseignements datent de longtemps ; les prix sont en baisse... D'ailleurs, montrez votre *berracha* ”.

On découvre la cargaison de caoutchouc. Galozzi se récrie :

“ — Et vous imaginez, *senhora*, avoir là trois *arobes* ? mais il y en a à peine deux. Et puis ce n'est pas de la *bor-racha fine*, ça ; mais plutôt de la *sernamby*. Allons, en voulez-vous 150,000 *reis* ? Si oui, nous allons calculer les échanges sur cette base.

“ — A ce compte, *senhor capitão*, impossible de s'entendre ”.

Et elle disparaît.

En cette circonstance, l'indienne se montra plus avisée que ne le sont généralement les petits *séringueiros* des rois. Ne pouvant aller vendre leur marchandise à Manaos, ils sont obligés de la céder aux traitants qui viennent les exploiter indignement. C'est à peine s'ils leur donnent le tiers de la valeur ; encore les payent-ils en denrées avariées, en fonds de magasin, qui ne s'écoulerait pas à Manaos. Galozzi était honnête sans doute ; mais il n'était pas homme à dédaigner une plantureuse aubaine.

V

Navigation en Igarité. — Péripéties diverses. — Rencontres dangereuses. — Les onces. — Le caoutchouc.

Nous voici donc embarquant à bord d'un frêle bateau, un *igarité*, nos objets indispensables. Le capitaine fait aussi charger les provisions : un jambon, quelques boîtes de conserves, 15 kilogrammes de farine, 1 kilogramme de café, une livre de thé, du biscuit et quelques bouteilles de vin de collarés et de bière

“ — *Vamoe !* ” crie le commandant, et nous voici en route.

Nous avons comme équipage cinq hommes de l'*Autaz*, sovoir : Séverino, le charpentier, avec Manuel, son aide ; le cuisinier, un noir, Manuel Sinno, et un gros garçon qui répond au surnom de *Baixo-Amazonos* (Bas-Amazone) parce qu'il vient d'Obides.

Tout le reste de l'équipage reste pour garder le vapeur en attendant le retour du commandant.

*
* *

Les derniers adieux sont échangés d'un bord à l'autre. On nous souhaite chance et bonheur. Le commandant, en tenue très négligée, pantalon et manches de chemises retroussés, grand chapeau de paille sur la tête, ressemble à un brigand des Abruzzes. Sur le devant de l'*igarité*, trois de

nos h
demen
une go
pagayo
Nou
nous
sauvag
une ba
onze h
Curua
bouillo
coriace,
nécessai
Sur
jaguar.
Le C
dernier
le nom l
où nous

Le le
matin, l
Ce ve
ecclésiast
sous le
précepte

nos hommes, armés de *virijaos* (perches), font glisser rapidement l'embarcation. Le cuisinier, assis à l'arrière, manie une godille pour diriger la barque, et Baixo-Amazonas paye.

Nous étions à peine sortis du *parana* de Matamota, que nous apercevons un magnifique *marecô* (grand canard sauvage), qui s'ébat sur la rive. Le commandant lui envoie une balle, et a la chance de ne pas le manquer. Aussi, à onze heures, quand nous descendons sur la plage de l'île de Curua pour y faire notre popote, on se régala d'un bon bouillon. Quand à la chair du palmipède, elle était trop coriace, soit qu'on ne lui eût pas laissé le temps de cuisson nécessaire, soit que le volatile fût trop vieux.

Sur la plage, nous apercevons des empreintes d'*onça* ou jaguar.

Le *Carmo*, où nous arrivons à cinq heures, était au siècle dernier un centre religieux fondé par les Carmes ainsi que le nom l'indique. Aujourd'hui il ne s'y trouve qu'une cabane, où nous suspendons nos hamacs pour la nuit.

* * *

Le lendemain vendredi, 18 février, dès cinq heures du matin, le commandant crie au *cusinheiro* : " — Le café ! "

Ce vendredi-là, nous sommes obligés d'enfreindre la loi ecclésiastique de l'abstinence. Nous vivons manifestement sous le régime de la loi naturelle, et nous suivons le précepte évangélique : "*manducate que apponuntur vobis*"

(prenez ce que l'on vous servira). Nous ne faisons point cependant, croyez-le bien, de péché de gourmandise.

Le soir, la chasse ayant été infructueuse, on soupe de viande de conserves.

Un feu flambe sur le rivage ; tout autour de la flamme qui pétille, les hommes s'étendent et bientôt ronflent, au milieu d'eux le P. Berthon. Pour moi, je suis dans le canot sous la *tolda* ou toiture. Les planches sur lesquelles j'étends mes vieux os me rompent les côtes. J'aurais pourtant mauvaise grâce de m'en plaindre, car voici le cuisinier qui vient solliciter la faveur de partager avec moi une couche sinon meilleure, au moins mieux abritée que celle des camarades, et voilà comment se passe ma première nuit en canot.

* * *

A cinq heures tout le monde est sur pied.

Prières, café et *vamos* ?

Oh ! quel splendide lever du soleil sur les grands arbres de la forêt, et qu'ils sont beaux les reflets de ses rayons sur le miroir argenté du Rio Branco !

Séverino, qui admire moins que nous cet incomparable spectacle, aperçoit à la lisière du bois un *mutum* qui se balance sur ses grandes pattes. En un clin d'œil, le chasseur disparaît dans les lianes, un coup de fusil retentit, et le voici qui revient triomphant avec son butin. Le *mutum* est un gallinacé de la grosseur d'une dinde.

“ — Bon ! bon ! dit Galozzi, voilà notre dîner assuré”.

Nous forçons le rapide formé par le confluent du Catri-

mani,
tribu

No

où la

couch

jambe

chacu

que au

volatil

être de

dents.

La 1

soir ve

établi

Nous

trois de

surants

battre e

peine à

le deuil

produit

Comm

dès qual

sur le ri

fiée.

Nous

mani, dont le haut cours garde encore quelques restes de la tribu à peu près disparue des Papehianas.

Nous descendons à la *Pracia des Onças*, banc de sable, où la table est vite dressée et les convives disposés, l'un couché sur le sable, à la façon des Romains, l'autre les jambes croisées à la turque, un autre assis, un autre debout chacun à sa convenance. Bientôt apparaît... et disparaît presque aussitôt, un bouillon de *mutum* fort appétissant, avec le volatile dépecé. Malheureusement cette chair, que l'on assure être délicate à l'égal de celle du faisán, est réfractaire à mes dents.

La réfection terminée, nous nous remettons en route. Le soir venu, nous abordons un banc de sable sur lequel s'est établi le *senhor* Manoel Antonio Navarro.

* * *

Nous sommes accueillis par les aboiements rageurs de trois dogues énormes, qui nous montrent des crocs peu rassurants. Heureusement, le maître arrive, qui les oblige à battre en retraite. Le *senhor* Navarro est tout triste. Il fait peine à voir. La perte récente de sa femme l'a plongé dans le deuil. Il vit là, avec ses trois filles et ses trois chiens, du produit de sa pêche et de la chasse aux tortues.

Comme le lendemain est un dimanche (Quinquagésime), dès quatre heures, j'appelle le P. Berthon et nous préparons sur le rivage tout ce qui est nécessaire pour le saint sacrifice.

Nous repartons à six heures. Les fonds sont si bas qu'il

nous faut aller à la corde. Nos hommes se mettent à l'eau et tirent avec courage. Une seule chose est à redouter pour eux, c'est la piqûre de la grande raie des Amazones. Heureusement aucun accident, aucune fâcheuse rencontre, n'a lieu.

La nuit suivante nous couchons sur un banc de sable.

“ — *Cusinhoiro, Cusinhoiro !* s'écrie le commandant tout à coup, allez voir, j'entends un *aracajas* (tortue). Tâchez de l'attraper et de le retourner sur le dos.

“ — Un *aracajas, senhor commendante !* ” dit le *cusinhoiro*, en se frottant les yeux et bâillant de convoitise.

“ — Oui, voyez cette grosse masse noire qui se dirige vers la rivière.

“ — Non. Je ne vois rien. La nuit est si noire ! ”

Le lendemain, au lever de jour, nous étions tous fort intrigués au sujet du nocturne visiteur. A la stupéfaction générale, il nous fut facile de suivre, depuis notre campement jusqu'à la rive, des traces toutes fraîches de pas d'once, de dimensions fort respectables. Nous avons donc été flairés par cet hôte dangereux qui, pour des motifs de lui seul connus, avait cru devoir respecter notre sommeil.

* * *

L'once est très féroce, et, pressé par la faim, il n'épargne personne, témoin l'histoire de ce *mamuchi* de Santa Maria, qui avait commis l'imprudence d'aller la nuit avec sa femme pêcher la tortue, au moment de la ponte.

Une *once* de très forte taille, venue probablement dans

les ma
temps
épieu
me, de
cation
l'anim
dos de
tomba
canot.

Alor
courag
tant, p
béante,
qu'il s'
appel à
avant c
que l'ép
fixé dar
qu'il ro

Déba
sa place
ner son
guérit.

Mardi 2
à bas du
offre un

les mêmes intentions, s'élança sur lui, avant qu'il ait eu le temps de saisir au fond du canot son arme défensive, un épieu garni d'un fer pointu. Mais instinctivement sa femme, donnant un fort coup de pagaie, avait éloigné l'embarcation du banc de sable, suffisamment pour que le bond de l'animal portât à faux. Au lieu de tomber en plein sur le dos de l'Indien, le fauve ne put que lui griffer l'épaule, et tomba à l'eau pendant que le blessé roulait au fond du canot.

Alors se passa une scène émouvante, qui fait honneur au courage et au sang-froid de cette femme. Sans perdre un instant, pendant que le félin, la tête hors de l'eau, la gueule béante, les yeux enflammés, s'était accroché au bord du canot qu'il s'efforçait d'enjamber, elle avait saisi l'épieu, et faisant appel à toutes ses forces, des deux mains, elle l'enfonça si avant dans la gorge de l'animal et avec une telle violence, que l'épieu se brisa, il est vrai, entre ses mains, mais demeura fixé dans la plaie. Le monstre retombe lourdement à l'eau qu'il rougit de son sang et disparaît.

Déarrassée de ce redoutable ennemi, la *mamuchi* reprit sa place à l'arrière du canot et rama bravement pour ramener son mari évanoui dans sa cabane, où elle le soigna et le guérit.

* * *

Mardi 22 février. — C'est aujourd'hui le mardi gras, Je suis à bas du hamac à cinq heures du matin. La plage solitaire offre un silence qui favorise la prière et la méditation. Le

soleil se lève et me donne une lumière suffisante pour réciter mes petites heures.

Désireux de visiter un *seringuel* (exploitation de caoutchouc), je pars avec Antoine, un jeune garçon d'une vingtaine d'années et fort intelligent.

"Voici, me dit Antonio, au bout de quelques minutes, où commence notre première *estrada*."

L'*estrada* est un passage, ou trouée circulaire, pratiquée dans la forêt, au moyen du coutelas.

A partir de mai et pendant l'*enchante* du Rio, l'eau inonde le *seringal* jusqu'en septembre. La cueillette du caoutchouc se fait d'octobre à janvier.

On sait qu'un missionnaire jésuite, le P. A. Manoel de Espérança, découvrit le premier et fit connaître l'arbre à caoutchouc. Il le trouva dans ses excursions apostoliques parmi les Indiens Cambebas, et lui donna le nom assez singulier de *seringueira*, parce qu'il avait remarqué que les sauvages se servaient du lait de cet arbre pour confectionner des bouteilles et autres ustensiles de la forme d'une seringue, de là, *seringal* (champ de caoutchouc), *seringueiros* (extracteurs de la *seringa*). Quant à la dénomination de "caoutchouc", elle est due à La Condamine, astronome français, envoyé dans l'Amérique du Sud, pour y mesurer un degré du méridien terrestre. Dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences de Paris en 1786, il disait que les Indiens Mainos des Amazones donnaient le nom de *cahutchu* à une substance blanchâtre tirée de l'arbre *hyévé*, d'où l'on a fait *Hevea Guyanensis*.

Le caoutchouc le plus apprécié est connu sous le nom de

Para
régio
" -
L'a
tre de
" -
j'attei
Je
tombe
On
tout a
mence
cédent
Au
dans v
alors a
On
Sur le
en tôle
bâton
lait q
le tour
second
à nouv
nouvel
une det
premiè
On co
(une bo

Para, nom du port par lequel s'expédie toute la récolte de la région amazonienne.

“ — Tenez, *Padre*, me dit Antonio, voici un *seringueira*. ”

L'arbre mesure de 30 à 35 mètres sous branches et un mètre de diamètre. Il y frappe de sa hachette un coup sec.

“ — Remarquez, dit-il, que je ne frappe que l'écorce. Si j'atteignais l'aubier, l'arbre périrait ”.

Je place au-dessous ma *tigellina* (gobelet). La sève y tombe goutte à goutte.

On donne ainsi rapidement de 6 à 12 coups de hachette tout autour de l'arbre. Une dizaine de jours après, on recommence, en faisant les nouvelles incisions au-dessous des précédentes. On continue ainsi jusqu'à la fin de la saison.

Au bout de 4 à 5 heures, on recueille le lait des godets dans un seau ou dans unealebasse, que l'on transporte alors au fumoir pour la congulation.

On allume des herbes qui engendrent une épaisse fumée. Sur le brasier on place un trépied, et sur le trépied, un cône en tôle à base large avec sommet étroit. On prend alors un bâton d'environ 6 à 7 pieds de long. On le trempe dans le lait que l'on présente aussitôt à la fumée, en ayant soin de le tourner dans tous les sens. Le lait se coagule en quelques secondes et adhère au bâton ; c'est le *caoutchouc*. On trempe à nouveau cette première couche dans le bain, on soumet le nouvel enduit de lait à l'action de la fumée, et l'on obtient une deuxième épaisseur de caoutchouc bien adhérente à la première.

On continue l'opération jusqu'à ce qu'on obtienne un *arobe* (une boule de 15 kilogrammes), c'est ce que l'on appelle

barracha fine. La *sernamby* (caoutchouc de qualité inférieure) s'obtient de la même façon, mais avec le résidu de la première opération, avec les laits faibles de l'arrière-saison (janvier et février).

Chaque arbre (je parle des bons arbres) donne par an environ le quart d'un *arobe* (soit de 3 kilos et demi à 4 kilos).

Un homme peut exploiter par an une centaine d'arbres, recueillir par conséquent de 350 à 400 kilogrammes de caoutchouc et se faire ainsi, sans grande peine, un revenu de 1,800 à 2,000 francs. Le métier est bon !

VI

Les vivres viennent à manquer.—A la recherche d'œufs de tortues. — Ménézès. — Où l'on commence à faire connaissance avec Sebastião Dinis.—

Le Senhor Cartouche

Le Mardi-Gras fut assez maigre pour nous. Il fallut se contenter d'œufs de tortue. Les mariniens y ajoutèrent de fortes rasades d'eau-de-vie.

“ — *cuisinheiro, cuisinheiro !* préparez le café ! ” ordonne le commandant.

“ — Du café, répond l'autre, du café, c'est bon à dire ; mais comment faire ? Il n'y en a plus ! ”

“ — Alors, du thé.

“ — Je vais voir s'il y en a ”

Il en reste quelques bribes. On fait bouillir de l'eau, et

nou
derr
E
“
P. B
U.
fraic
dant
autre
“
En
de p
prem
comp
œufs
d'éclo
Eta
tain q
multi
voyag
Plu
Ray
récolt
La
ment
pratiq
“
poules
Ray

nous buvons notre dernière infusion, faite du résidu de dernière boîte.

En fait de provisions, nous n'avons plus rien, rien, rien !

“ — Voilà un carême qui s'annonce rigoureux ! ” dit le P. Berthon.

Un beau banc de sable, sur lequel foisonnent des traces fraîches de grosses tortues, invite à la chasse. Le commandant nous presse d'y prendre part, et nous voilà, avec les autres, fouillant de nos mains.

“ — Là, me dit un rameur, là est un nid. ”

En effet, après avoir creusé un trou de deux à trois pieds de profondeur, où mon bras se perd tout entier, je sors un premier œuf, puis un second, et jusqu'à la douzaine. Nos compagnons continuent, et nous retirons de la cachette cent œufs et quatre-vingt-dix-neuf petites tortues qui viennent d'éclore.

Etait-ce le fruit d'une seule ponte où de deux ? Il est certain que la tortue pond jusqu'à deux cents œufs. De là, cette multiplicité extraordinaire, ressource providentielle des voyageurs en ces parages.

Plus loin, nous abordons en face de l'habitation du *senhor* Raymondo. Il est là avec sa jeune femme, et se livre à la récolte du caoutchouc.

La maison est gentille et propre, la basse-cour richement approvisionnée. Ce que voyant, Galozzi, en homme pratique :

“ — Pouvez-vous, *senhor*, dit-il, nous vendre une de vos poules ” ?

Raymondo regarde sa compagne qui fait un signe affir-

matif. Et comme le commandant s'avance pour faire son choix, toute la volière disparaît en un clin d'œil, pendant que Raymondo et sa femme partent d'un éclat de rire.

“ — On voit bien, *senhor capitão*, disent-ils, que vous ne connaissez pas les mœurs des poules de nos contrées.

“ — Elles me paraissent, en effet, peu domestiquées.

“ — Dites qu'elles ne le sont pas du tout. C'est parce que vous êtes arrivés à l'heure de la distribution du *milho* que vous les avez trouvées à la case.

“ — Mais alors ?

“ — Laissez-moi faire. Vous allez désigner celle des poules que vous désirez ; je me charge du reste.

“ — Mais pour cela, *senhor* Raymondo, il faudrait les voir, et...

“ — *Paciência, senhor, paciência !* ”

La femme alors d'appeler : *glou... glou... glou...*, en jetant quelques poignées de maïs, pendant que son mari charge sa carabine.

“ — Choisissez maintenant, dit-il au commandant, choisissez, mais ne bougez pas.

“ — Celle-là ! ” dit Galozzi, en désignant l'une des plus belles.

Une détonnation retentit. Tout disparaît excepté la victime choisie.

“ — Combien votre poule ? demanda le commandant en tirant son portefeuille.

“ — Mais rien, *senhor*... rien.

“ — Nous en faisons cadeau, ajoute la *senhora*, aux *Reverendos Padres* ”.

No
deme
cend
de la
monde
veut p
refuso
amis d
Galoz
bon so

En c
rive du
“ —
aidera i
Il le l
la parti
la dame
Ce si
minutes
verre en
zès, en g
sourcille
mari. D
moins qu
La nu
incomm
douleurs

Nous remercions cordialement : mais ne voulant pas demeurer les obligés de ces braves gens, le P. Berthon descend dans notre *igarité*, et revient avec une poire à poudre de la contenance d'une livre, et l'offre de notre part à Raymond, qui se confond à son tour en remerciements, mais veut payer ce cadeau d'un prix supérieure à sa poule. Nous refusons, bien entendu, et nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Galozzi plume et dépouille sa volaille, et nous en fait un bon souper.

* * *

En ce moment, nous apercevons, pagayant près de l'autre rive du fleuve, un *cabocho* et sa femme. C'était Ménézès.

“ — Bonne fortune, dit Galozzi, il connaît le Rio, et nous aidera à arriver à Caracaray, près de Sébastiaô Dinis ”.

Il le hèle, multiplie les signaux, les rameurs se mettent de la partie. . . le *cabochoa* ne bouge pas. Alors Galozzi saisit la dame-jeanne d'eau-de-vie et l'exhibe un verre à la main.

Ce signal d'appel est immédiatement compris. En deux minutes, le Rio est traversé, et nous sommes accostés. Le verre empli de *cachaça* est présenté à Ménézès ; mais Ménézès, en galant époux, le passe à sa *senhora*. Celle-ci, sans sourciller, le vida d'un seul trait ; ce fut ensuite le tour du mari. Désormais jusqu'à Caracaray on se sépara d'autant moins que ces traits d'union étaient plus renouvelés.

La nuit fraîche et deux fois arrosée d'averses m'avait incommodé, et je sentais les premières atteintes de fortes douleurs d'entrailles.

Une bonne tasse de thé bien chaud me remit un peu, sans dissiper le mal, qui, grâce à Dieu n'eut d'autres conséquences que de m'obliger à faire stopper de temps en temps l'*igarité*. C'est encore plus commode qu'en chemin de fer.

En route, Ménézés n'a garde de s'éloigner de nous. La cachaça est là, qu'il visite souvent et qui lui délie merveilleusement la langue. Il nous raconte alors d'interminables histoires. La première est tout naturellement la sienne.

Né à Para, il y a été élevé au collège des Saints-Innocents. Ses études terminées, il s'était lancé dans le commerce et y avait éprouvé des revers... par la faute de l'associé. Ne sachant de quel bois faire flèche, il s'était adressé à senhor Dinis qui lui avait recommandé le caoutchouc. Il exploite un *seringal* dans le Rio Branco et s'en trouve bien. Il nous parle de son beinfaiteur, et comme nous avons grand intérêt à connaître le personnage, nous l'écoutons volontiers.

* * *

Senhor Sebastião Dinis est le nabab du Rio Branco. L'opulent *fazandeiro* commande dans ces parages bien plus que le Gouverneur. Richissime et généreux, il ne refuse jamais un service, et ouvre sa bourse à tous ceux qui ont besoin. Grâce à une intelligence servie, par une indémontable activité, il excelle dans les affaires.

Avec tout cela, un sans-gêne et des distractions qui rappellent celui et celles d'Ampère. Ménézés nous en conte quelques traits.

A Para, où il possède une belle demeure, il lui arrivera de

se cr
un ca
corps
chez
Prix
pour
Là il
S. D
porte
" —
vous
Pe
gre, c
sées !
No
hélas
trouve
Le
somb
un ha
rivage
vantal
Berth
Quelle

Au p
lumer

se croire à la campagne, et de sortir à moitié vêtu, comme un *cabecho*, nu-pieds ou en savates, sans couvre-chef ou en corps de chemise. Un jour il se rend dans cet accoutrement chez l'un de ces amis, membre du parlement, le *senhor da Prixeto*. Le domestique s'empresse de l'éconduire. Il insiste pour voir le maître, le domestique le repousse à la porte. Là il écrit sur un chiffon de papier, de sa grosse écriture : S. *Dinis*, sonne à nouveau, et décide enfin le domestique à porter cela à *Prixeto*, qui bondit à cette vue :

“ — Comment ! C'est vous, *senhor Sebastião* ! mais aussi vous êtes incorrigible . . . Arrangez-vous et entrez donc ”.

Pendant ces récits de Ménézès nous arrivons à Vista Alégre, où notre guide nous quitte, les provisions étant épuisées !

Nous continuons notre route jusqu'à Caracaray. Mais, hélas : quelle déception ! Le lieu est désert et nous n'y trouvons pas *senhor Dinis* !

Le commandant, ahuri et voyant la nuit qui s'annonce sombre et menaçante, décide que l'on cherche un abri dans un hangard, magasin, ou parc à animaux qui se voit du rivage. Nous nous y réfugions. Mais vers minuit, une épouvantable tempête éclate, une trombe s'abat sur nous. Le P. Berthon et moi sommes mal garantis par nos *impénétrables*. Quelle nuit, Seigneur !

* * *

Au point du jour, notre première préoccupation fut d'allumer un grand feu pour nous sécher. On fait bouillir un

peu d'infusion que chacun boit dans un même silence. Tout le monde est découragé. Il faut pourtant sortir de là.

“ Eh ! bien, le commandant, dis-je, à quoi vous arrêtez-vous ?

“ — Je n'en sais vraiment rien. Je comptais trouver Dinis à Caracaray. Nous y voici, et pas une âme, ni Dinis ni autre. ”

Heureusement Ménézès nous revient et bien qu'il n'y eût plus de *cachaça* consentit à nous piloter. Trois cavaliers arrivent peu après.

“ — Pouvez-vous nous dire, *senhores*, où est Sébastiaô Dinis ?

“ — Bien sûr, c'est lui qui envoie pour capturer au *lasso* quelques boeufs pour les gens de l'*Estrada* (entreprise de la route).

“ — Oh ! Quelle bonne chance ! Et où se trouve *senhor* Sébastiaô ?

“ — A Parocahuba.

“ — Est-ce loin d'ici ;

“ — Cela dépend... à cheval nous avons mis trois heures. Mais en canot, hum ! Il y a les *Cacheixas*... Passages bien dangereux... votre bateau est trop chargé, et pas assez fort.

“ — *Vamos* ! dit le commandant à Ménézès. Attaquons vigoureusement les redoutables *Cacheixas*.

“ — Qu'est-ce donc que ces *Cacheixas* ?

“ — C'est une série de rapides formés par le cours du Rio Branco à sa sortie des Cordillères-les-Roches entre lesquelles coule le fleuve s'élevant au-dessus de son niveau et resser-

rant
Et g
prest
entre
pace
“ (

Qu
Méné.
Mais
faut s
C'est l
combi
dû l'in
mains
ne for
Nou
bim, le
panell
cilitée
passes

rant ses flots, les font précipiter en tourbillons impétueux. Et gare aux embarcations qui ne savent pas contourner prestement l'endroit dangereux. Ces *Cacheixas* se succèdent entre Caracaray et l'embouchure du Mocajahy, sur un espace de 75 kilomètres. ”

“ On mit, dit Coudreau, trois jours à les monter en bateau et cinq heures à les descendre. En vue de les éviter, le gouvernement a voté des fonds pour une route par laquelle passeront les bœufs des Campos de Boa Vista, descendant vers Manaos. ”

* * *

Quoi qu'il en soit, nous voici lancés à travers les *Cacheixa*. Ménézès dirige la marche. Nos rameurs sont pleins d'ardeur. Mais à tout instant se présentent des passages périlleux. Il faut sauter sur les roches. Je voulais lire mon bréviaire. C'est l'office du premier dimanche du carême. Je ne sais combien d'heures j'ai mises à le réciter, combien de fois j'ai dû l'interrompre, et l'entremêler d'actes d'abandon aux mains de Dieu. L'office s'y prêtait : *In manibus portabo te ne forte offendas ad lapidem pedem tuum...*

Nous passons ainsi la *Cacheixa grande*, la *Cacheixa cajubim*, la *serra do Castanhal*, riche en châtaignier, la *bota panella*, la *Germano*. En cet endroit, la navigation est facilitée par un canal large et profond qui permet d'éviter des passes dangereuses.

VII

Arrivée à Paracuhaba. — Réception chez Sébastiaô Dinis. — Départ de Galozzi.

Enfin nous atteignons Paracuhaba.

On nous conduit à la demeure du puissant seigneur de la localité, le célèbre Sébastiaô Dinis.

Je m'attendais à rencontrer, sinon un palais, au moins une villa, avec jardins, et le confortable ordinaire de nos riches bourgeois à la campagne.

Voici un simple hangar, grand, avec des poteaux mal équarris, un toit en feuilles de palmier, et les côtés ouverts aux vents et à la pluie. C'est la salle de réception, la chambre à coucher, la salle à manger, l'entrepôt et le magasin du puissant personnage. L'obscurité de l'appartement n'est vaguement combattue que par une petite lampe à pétrole. Je passe en courbant l'échine à travers une forêt de hamacs suspendus aux poteaux. Il en sort de formidables ronflements. Vingt ou trente dormeurs sont là assoupis, car il est tard.

Sébastienô occupe le dernier hamac. Nous entendant approcher, il nous souhaite la bienvenue sans se déranger le moins du monde. Nous sommes décidément en pays sauvage.

La lettre du Gouverneur à la main, je me dispose à faire connaître l'objet de notre arrivée à Paracuhaba. Mais le " Maître " est tellement dissimulé derrière les replis de son

han
pied
ma
répé
reco
voya
"
lez, l
donn
avez
Le
bouil
insta
un sc
du jo
Au
trent
"
Le
gneur
"
"
tez-vc
Din
Dieu
genou
jambe
au-des
Ave

hamac, que, ne distinguant rien, je me tourne du côté des pieds pour faire ma présentation. Galozzi, s'apercevant de ma méprise, saisit la lettre et la présente à Sébastiaô, en lui répétant que le Gouverneur lui adresse ce pli, pour nous recommander à ses bons offices, afin qu'il facilite notre voyage à Boa Vista.

“ — Bon, bon ! dit Sébastiaô. Remettons, si vous le voulez, la lecture de la lettre de Fileto à demain. En attendant, donnez des ordres pour que l'on prépare à souper ; vous avez carte blanche ”.

Le souper fut bien vite prêt et... pris. Des œufs, de la bouillie, une bonne tasse de café. Chacun s'en va ensuite installer son hamac pour la nuit et, après la prière du soir, un sommeil profond vient, bien vite, réparer les fatigues du jour.

Au lever, nous faisons connaissance avec nos vingt ou trente compagnons de dortoir.

“ — *Bom dias, senhor, como passo ?* ”

Le premier à venir nous rendre ces civilités, est le seigneur de céans :

“ — *Bom dias, Reverendos, como passo ?* ”

“ — Fort bien *senhor*, et vous-même, comment vous portez-vous ? ”

Dinis portait son costume ordinaire une chemise lavée, Dieu sait quand, tombant, en guise de blouse, jusqu'aux genoux ; pantalon de coutil de couleur incertaine, dont les jambes sont relevées l'une au-dessus de la cheville, l'autre au-dessus du genou ; tête et pieds nus.

Avec tant d'originalité, Dinis est un homme vraiment

supérieur, qui n'a pas son pareil en affaires. Né à Para de parents sans fortune, il a reçu une instruction tellement sommaire qu'il sait à peine lire et signer ses lettres d'une façon quelconque. Il les dicte, en fort bons termes du reste.

Il fut d'abord mercier à Para, puis bûcheron et exploiteur des bois, consacra ses premières économies à l'achat d'une *lanche* (bateau), sur laquelle il parcourut les divers affluents de l'Amazone, échangeant ses marchandises contre de la *borracha* (caoutchouc) et les autres produits de la *selve* amazonienne, qu'il revendait à Para. Son honnêteté en affaires lui conquit promptement la confiance des *cabochas* et des Indiens. Il en est arrivé aujourd'hui à avoir entre les mains tout le commerce du Rio Branco.

* * *

Sur les sept heures, Galozzi s'en vint mystérieusement me dire que Sébastiaô s'était fait lire la lettre du Gouverneur et allait prendre une décision.

“ — Quant à moi, *Padre Levremann*, dit-il, je considère mon mandat comme rempli, puisque je vous ai conduits et confiés à Sébastiaô, qui aura désormais à s'occuper de vous. Maintenant il m'est permis d'attendre de vous un service, je veux dire une lettre pour Fileto, attestant que j'ai consciencieusement accompli ma mission et le nombre des journées de voyage, pour me faire payer à Manaos.

“ — Parfaitement, commandant, je vais faire tout cela ”.

J'écrivis la lettre et priai le P. Berthon de la traduire en portugais.

Le brave Galozzi n'était rassuré qu'à demi. Il avait bien quelques pécadilles sur la conscience : voyage trop prolongé, journées perdues en flâneries, vin de Collarès et de Porto passés en des gosiers étrangers, et remplacés sur la fin du voyage par la boisson moins dispendieuse du Rio. Mais tout cela n'était que fautes vénielles sur lesquelles il fallait passer l'éponge. En somme, Galozzi s'était dévoué et l'on pouvait lui décerner un certificat élogieux, ce que je fis.

Je le lui remis décacheté.

“ — Vous pouvez, lui dis-je, en prendre connaissance avant de la remettre au Gouverneur.

“ — Je me garderai bien de pareille indiscretion ”, répliqua-t-il.

Mais à peine m'avait-il quitté qu'il lut évidemment la lettre, et, la montrant à Sébastiaô, lui demanda ce qu'il en pensait

C'est superbe, répondit-il ; on ne pouvait louer vos services plus délicatement et en termes plus élogieux !

— Ah ! *Padres*, s'écrie-t-il tout ému en revenant vivement vers nous, *Padres*, combien je vous suis reconnaissant ! Quel bonheur j'ai goûté dans votre compagnie ! Quel souvenir éternelle j'en garderai !

“ — Voici une seconde lettre, commandant, pour nos Pères de Manaos.

“ — J'irai la remettre en personne dès mon arrivée dans cette ville...”

* * *

Le brave Galozzi allait encore ajouter quelque chose ; mais le *Senhor Dinis* lui coupa la parole :

“ Reverendes, dit-il gravement, vamos comer ! ” formule équivalant à “ Madame est servie ”.

Chacun s'assoit.

Deux madriers juxtaposés et soutenus par des caisses formaient la table. D'autres caisses servent de sièges. Très simple aussi le menu. Il se composait de farinha, de riz et de *carne secca*.

Après le café, le P. Berthon et moi allâmes jeter un coup d'œil sur le... village, quatre baraques semblables à celle qui nous abritaît, voilà tout Paracahuba. Celle occupée par Sébastião est réservée aux hôtes de distinction ; les autres sont des dépendances.

La volaille pullule, va et vient au milieu des chats et des chiens. Aussi, tout en écrivant mon journal, il me faut subir et les chants criards des coqs et poules qui, sautant sur mes genoux, sur la table, sur mon papier, salissent mes feuilles, et les familiarités des chiens qui essuient leurs pattes à ma soutane et des chats qui se frottent à mes mains avec des ronrons et des gros dos qui sollicitent une caresse.

A quatre heures, Galozzi prend définitivement congé de nous. Le moment de la séparation ne manque pas de nous émouvoir les uns et les autres. Chaleureuses poignées de mains, échanges de sentiments, espoir de se retrouver, et de notre part promesse du prier pour tous.

Nous eussions voulu adresser nos adieux également aux bateliers ; mais ils étaient tellement plongés dans la douce ivresse due aux trop copieuses libations de *cachaça* que nous dûmes y renoncer.

Un

Le
rère,
senc
ne p
nistr
iende
M.
centr
des p
La
Galoz
en gr
Les
7 à 8
croyai
Je pré
sir d'a
faitem
D'at
ce jour

En r
sir Mal
dans to

VIII

**Un Anglais chez Sébastiaô.—Départ pour Boa Vista.—
La capitale du Rio-Branco. — Les écoles. —
Service pour les défunts**

Le lendemain nous arrive à cheval un Français, M. Barrère, horriblement défait par les fièvres palustres. En l'absence de médecins, je m'offre à le soigner. Le cas, du reste, ne présente aucune complication. Je me contente d'administrer un bon purgatif, puis une forte dose de quinine ; le lendemain il était sur pied.

M. Barrère est un jeune ingénieur français, sorti de l'Ecole centrale, il accompagna un ami dans l'Amazone, où il occupa des postes importants dans les travaux publics.

La guérison de M. Barrère, jointe aux éloges exagérés que Galozzi avait faits de mes cures sur le bateau, avait mis en grand honneur mes connaissances médicales.

Les malades affluèrent. Ce fut d'abord un bébé indien de 7 à 8 mois, qui n'avait pas encore ouvert les yeux. On le croyait aveugle. Je constatai une conjonctivite purulente. Je préparai le collyre approprié à son état, et j'ai eu le plaisir d'apprendre depuis, à Boa Vista, que l'enfant était parfaitement rétabli.

D'autres nombreux clients, plus ou moins malades, prirent ce jour-là tout mon temps.

* * *

En rentrant chez Sébastiaô, j'y rencontrai un Anglais, sir Malleville, qui venait de beaucoup faire parler de lui dans tout le Brésil. Possesseur d'un *home* dans le haut

Takutu, sur les terres brésiliennes, mais confiant au " contesté " de la Guyane anglaise, n'avait-il pas imaginé d'arborer le drapeau anglais sur son habitation ! Grosse affaire ! Quand la nouvelle en parvint à Manaos, ce furent d'universels cris de colère contre l'insolence britannique. On télégraphia à Rio de Janeiro pour faire connaître ce grave événement.

Sur ces entrefaites Malleville arrive à Manaos. A peine descendu à son hôtel, il reçoit une dépêche du gouverneur de l'Amazone, le priant de se présenter immédiatement au palais pour rendre compte de sa conduite et en fournir des explications justificatives.

Malleville se contenta de répondre au porteur de la dépêche :

" Dites au gouverneur que je n'ai aucun compte à lui rendre, aucune explication à lui donner. Dès lors je ne vois aucun motif de me déplacer pour aller le voir. S'il désire s'entretenir avec moi, je le recevrai volontiers, et me tiens à sa disposition ".

Dans la journée, le commissaire de police vint s'informer.

" Pourquoi, demanda-t-il au " délinquant ", avez-vous arboré le drapeau anglais en terre brésilienne ?

" — Parce que tel a été mon bon plaisir.

" — Vous n'en avez pas le droit.

" — Si ! Sur une habitation privée, perdue dans les solitudes du Takutu, loin de tout centre populeux, il n'y a aucun inconvénient à arborer le drapeau anglais.

" — On vous le fera bien voir, monsieur. . . . Vous vous êtes mis dans le cas d'être arrêté.

“ — Je suis *Anglais, senior*. Si vous mettez la main sur moi, l'Angleterre se lèvera tout entière pour me défendre ou me venger. Mais rompons là. Portez ces paroles au Gouverneur, et faites ce qu'il vous plaira ”.

Le gouverneur demanda des ordres à Rio de Janeiro. Il lui fut répondu qu'on avait pourvu à la chose et pris des mesures en conséquence, et qu'il eut à laisser mylord Malleville en paix. Quelles sont ces mesures qui doivent arrêter les envahissements de l'Angleterre, nous le saurons demain.

* * *

Malleville dina avec nous. Haut sur jambes, d'une taille efflanquée, cheveux et favoris rouges, il était bien le type traditionnel de l'Anglo-Saxon.

Dinis lui ayant appris que nous nous proposons de fonder une mission dans le Takutu, la conversation s'engagea vite entre nous sur ce sujet.

“ — Mais savez-vous, mes Révérends, nous dit-il, qu'une mission anglaise (de missionnaires protestants) s'occupe des Indiens du Takutu. Elle les évangélise, fonde des écoles pour les instruire, et le reste.

“ — Les missionnaires protestants anglais, répliquai-je, s'occupent des Indiens sans doute sur les terres de domination anglaise ou que l'Angleterre considère comme telles, ce que nous n'avons pas à examiner. Notre voyage a pour but d'examiner l'opportunité et les conditions d'une fondation de mission catholique en pays brésilien.

“ — Alors vous n'avez en vue dans cette fondation aucune intention politique !

“ — Aucune absolument. Notre mission est strictement religieuse, et sans attache à un gouvernement quelconque.

“ — Fort bien, mes Révérends ; en ce cas, moi aussi je suis tout à vos ordres. Au point de vue religieux, comme Anglais, je suis pour la liberté de chacun, et je respecte la manière de voir de tous. Je me ferai donc un plaisir de vous offrir l'hospitalité si vous montez dans le haut Takutu, et je vous faciliterai les moyens de vous mettre en rapport avec les Indiens des environs de ma *fazenda*.

“ — Merci bien, monsieur, de vos offres. Et quels sont les Indiens de vos parages ? Sont-ils bien nombreux ?

“ — La plupart sont Macuchis ; ils sont de nature très douce et se montrent très accessibles ”.

A deux heures, Malleville prit congé de Dinis, nous serra la main en renouvelant son invitation, et repartit pour le Takutu.

Le lendemain arrivent des nouvelles que Dinis a fait prendre à Caracoray.

“ — Le Gouvernement fédéral envoie des renforts militaires au fort *Sao Joaquin*, en vue de complications possibles sur nos frontières, du côté de la Guyane anglaise.

“ — A la bonne heure ! Il faut montrer une bonne fois à ces Anglais que le Brésil sait parler haut et ferme... Mais de combien de soldats se compose le corps expéditionnaire ?

“ — Ils sont au nombre de... deux.

“ — Quoi ! deux ? ”

Puis un morne silence. Et l'on passe vite à d'autres sujets de conversation.

(A suivre).

ANN

Abyssin
vo
Afrique

TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

Années 1907, 1908 et 1909

A

PAGES

Abyssinie. — De Massaouah à Alitiéna. — Notes de voyage, par M. Bateman, Lazariste.....	317
Afrique. — Au Congo Belge. — Lettre de Mère Marie de Saint-Raymond.....	61
— (Congo).—Au cœur du continent noir.—Par le R. P. Gabriel Grison, des prêtres du Sacré-Cœur de Soissons, Préfet apostolique de Stanley-Falls.....	592
— Comment on entre en ménage au Marungu (haut Congo Belge). — Par le R. P. Le Clainche, de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs).....	804
— Le teuf-teuf de Makabane ou de la supériorité des races européennes sur la race Cafre. —Par Mafuta, o. m. i., missionnaire à Nat. l.	412
— Touchante histoire d'un jeune chrétien Somali. — Lettre du R. P. Delore, capucin, missionnaire au Somaliland.....	450

Afrique Orientale. — En Somalie anglaise. — Par le R. P. Etienne, des Frères Mineurs Capucins, missionnaire à Berbera..... 713

— Les mémoires d'un sauvage, par le R. P. Joseph Caysac, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Kikouyou.....124, 213

Asie. — Vers Moussoul-la-Bossue, par le R. P. Marie-Bernard Allo, des Frères Prêcheurs..... 170, 233

Au territoire d'Alaska..... 483

B

Brésil. — A travers l'Amazonie. — Relation du R. P. Amet Limbour, de la Congrégation du Saint-Esprit (*A suivre*).....147, 827

C

Canada. — Premier essai d'apostolat chez les Esquimaux. — Sept mois de voyage dans le Nord-Est de la Saskatchewan. — Par le R. P. Arsène Turquetil, o. m. i. 346

Chine. — Croquis et causeries. — Par M. Regis Gervais, de la Société des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Kouang-Tong.. 456, 549, 643

— Six cants lis à travers le Chan-Tong. — Par le R. P. Michel de Maynard, missionnaire franciscain au Chan-Tong Méridional..... 618

Colombie Britannique. — Souvenir de Mission, par le R. P. Bellot, o. m. i..... 105

Comptes-Rendus. — Archidiocèse de Québec.....3, 291, 579

— Diocèse de Montréal.....8, 294, 584

— Diocèse des Trois-Rivières..11, 299, 587

— Diocèse de Saint-Hyacinthe..12, 300, 588

— Diocèse de Valleyfield..... 590

— Diocèse de Joliette.....14, 302, 591

Courses Apostoliques dans le Canada Septentrional.—
Par Mgr Grouard, Oblat de Marie, Vicaire Aposto-
lique de l'Athabaska 675

I

Indes. — Ceylan, Colombo. — Croquis de la vie du mis-
sionnaire Ceylanais..... 75

— Chez les Kondes.—Relation d'un Père de Saint-
François de Sales D'Annecy, transmise par
Mgr Clerc, évêque de Vizagapatam..... 387

— Mission de Ceylan. — *Sinnapou*. — Par le Fr.
Favril, o. m. i..... 93

Indo-Chine. — Les religions au Cambodge. — Par M. La-
zare, des Missions Etrangères de Paris.....423, 513

L

Le secret de la confession..... 286

Les Noirs de l'Ouganda et le Chapelet..... 116

L'évangélisation du monde Païen..... 119

M

Missions de l'Alaska. — Les Sœurs de Sainte-Anne. —
Lettre de la Sœur supérieuré de la Mission de
Sainte-Croix..... 195

Missions du Basutoland, (Sud-Africain). — Les peines du
missionnaire. — Par le R. P. J.-B. Roulin, o. m. i... 276

Mon premier enterrement ou Sinnar. — Par le R. P. A.
Favril, o. m. i..... 310

N

Nord-Ouest-Canadien. — Chasseur chrétien. — Récit de
Donald, par le Rév. Père Beilot, o. m. i..... 304

	PAGES
O	
Océanie. — A travers les Iles Cook. — Lettre du R. P. Kerdal, missionnaire des Sacrés-Cœurs de Picpus...	315

S

Saint-Boniface (Manitoba).—Lettre de Sa Grandeur Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface.....	99
Saskatchewan (Canada). — Lettre du R. P. Dom Tharsice Schmid, chanoine régulier de l'Immaculée-Conception, missionnaire à Wakaw, vicariat apostolique de Saskatchewan.....	165
Stanley-Falls. — Un courageux petit chrétien.....	340
Superstitions Laotiennes. — La vie ordinaire d'un Thay, par M. Antoine Bourlet, des Missions Etrangères de Paris.....	16

T

Transvaal. — La Mission de Johannesburg. — Par le R. P. Voltz, oblat de Marie Immaculée, missionnaire au Transvaal	488
--	-----

U

Une course apostolique en Alaska.—Par le R. P. Joseph Bernard, de la Compagnie de Jésus.....	771
Une curieuse peuplade Tonkinoise. — Par le R. P. J. Mazelaygue, des Frères Prêcheurs, missionnaire au Tonkin Septentrional.....	785
Une visite pastorale dans l'Oubanghi. — Par Mgr Augouard de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique (<i>Suite et fin</i>).....	35